

ALLI

• BIBLIOTECA •
• LVCCHESI • PALLI •



Grande Sala O.S.

8-IV-10



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III. SALA

8

IV

10

2
2

2

2

III 8 IV 10

LE ROMAN
DE LÉONIDE

LE VRAI BONHEUR

POISSY. — IMP. Y SÈR. DE A. BOUREY.



LÉONIDE

19493

LE ROMAN DE LÉONIDE

LE VRAI BONHEUR

PORTRAIT GRAVÉ ET TIRÉ A DEMI-TEINTE



PARIS
LIBRAIRIE CENTRALE

24, BOULEVARD DES ITALIENS, 24

1866

Tous droits réservés.



LE ROMAN DE LÉONIDE

I

MONSIEUR VÉRITÉ

Monsieur Vérité!...

Dans toute l'acception du mot, par le temps qui court, quel singulier nom, n'est-ce pas ? dans ce monde où généralement tout est apparence et mensonge : or faux ou bijoux plaqués ; marchandises frelatées que l'on débite sans vergogne ; femmes qui trouvent le moyen de paraître jeunes à quarante ans ; chevaliers d'industrie qui ont peu d'argent et en dépensent beaucoup ; paniers de belles pommes dont

les grosses sont dessus... mais dont il ne faut jamais scruter le dessous... Cependant je dois vous dire que M. Vérité n'est pas le véritable nom de notre personnage.

Vaillant sobriquet qu'il a mérité par sa droiture et sa franchise; esprit juste et fort, sachant juger les choses et les hommes à leur véritable valeur.

Sobriquet que le monde lui avait donné à cause de ses allures, de son style et surtout de sa manière de voir et de penser. M. Vérité est une des plumes les plus fermes et les plus piquantes de la presse moderne.

Théodore la Muraille était son véritable nom... Au moment où se passent les événements que nous allons raconter, il pouvait avoir quarante ans; grand, bien fait, son œil noir, vif et brillant, son front haut et dégagé, annonçaient en lui l'intelligence et l'esprit; des cheveux nombreux et noirs, dont quel-

ques-uns çà et là avaient blanchi, une moustache relevée et fournie, donnaient à son aimable visage quelque chose de franc et de martial, que n'aurait pas désavoué le plus orgueilleux de nos mousquetaires, ses quarante ans en annonçaient trente au plus. Enfin, il avait été fort beau garçon, et, comme on dit vulgairement, il avait de *beaux restes*.

Une particularité qui relevait la physionomie de M. Verité, c'est la blancheur et la régularité de ses trente-deux dents qu'il avait belles et brillantes comme à vingt ans. Et comme il souriait souvent, pour cela et par cela même, il était très-remarqué des femmes.

Un peu d'embonpoint qu'il avait pris sur l'âge, lui allait au mieux pour faire de lui un joli cavalier ; au reste, il s'habillait d'une façon irréprochable comme élégance et comme bon goût : bref, l'homme, les manières, la tournure, ne laissaient rien à désirer ; ses mains

blanches et aristocratiques, lorsqu'elles étaient élégantes, ont fait le désespoir de plus d'une jeune et vieille coquette.

Malgré ses quarante ans, bien des femmes l'auraient préféré à beaucoup de nos cavaliers de vingt-cinq ans. Sujet accompli, il montait à cheval mieux que Baucher, on le citait comme un duelliste dangereux; élève de Grisier, il avait dépassé son maître dans l'art de manier une épée ou un fleuret. Son coup d'œil, sûr et juste, lui faisait loger une balle de pistolet à trente pas dans une pièce de vingt francs.

On lui faisait un défaut d'une grande qualité qu'il avait en lui, sa rude franchise qui, dans certains cas, l'avait fait appeler brutal en raison de l'axiôme : *Que toutes vérités ne sont pas toujours bonnes à dire*; et comme il écrivait des comédies pour nos théâtres de genre, de longs articles critiques dans une

des plus importantes feuilles de Paris, on le craignait.

On le détestait même un peu.

Mais comme peu d'hommes ont le courage de leurs opinions, ses plus grands ennemis le saluaient jusqu'à terre.

Nous l'avons déjà dit, M. Vérité avait beaucoup vécu, ses quarante ans avaient un siècle d'expérience, il avait fréquenté, coudoyé et surtout heurté le monde et plus particulièrement le demi-monde.

Hier, on l'avait vu aux Tuileries avec des duchesses du plus haut blason.

On le retrouvait aujourd'hui au Casino-Cadet ou à Mabilles, souriant gaiement aux lorettes, ces vierges folles qui savent si bien se faire un enfer d'un paradis.

Demain, on le verra à l'Opéra, complimenter nos premières chanteuses.

Après-demain, on le trouvera dans les coulisses des nouveaux Délassements-Comiques ou des Folies-Marigny, encourageant des actrices pour rire, qui jouent la comédie au théâtre, pour apprendre à la jouer à la ville.
Ecce Homo.

Voilà M. Vérité!

Comme fortune, il possède une trentaine de mille livres de rentes qui l'aident à bien vivre et quelquefois à faire bien vivre les autres; il gagne aussi, sans trop se gêner, avec sa plume, une quinzaine de mille francs, avec quoi il s'habille et fume des cigares *genuinos habanos*.

Au moment où nous faisons connaissance avec lui, il avait éprouvé toutes les passions, il avait été joueur, jusqu'à la fièvre, jusqu'à la folie; il avait été atteint de ce mal infernal, le jeu dont on ne guérit jamais et qui mène si facilement de la ruine au déshonneur; il avait

été amoureux jusqu'au délire, cette folie des sens qui ne peut et ne doit s'apaiser qu'avec l'âge.

Il avait tout vu, tout touché sans trop s'émouvoir, il avait usé de tout sans émousser son esprit; son âme rudement trempée, son corps bien construit, avaient résisté à tous les chocs.

Enfin, il ne s'était pas blasé comme tant d'autres, sur la vie et sur ses douceurs, et cependant il ne croyait à rien tout en usant de tout.

Ame d'élite éprouvant le sentiment du beau et du grand, et dont la clarté n'avait peut-être pas de seconde.

Il avait mis le doigt sur toutes les plaies sociales, et toutes les turpitudes de la vie ne l'avaient point vaincu.

C'était un esprit fort.

Après sa première existence, il s'était, pour

ainsi dire, bronzé, il s'était fait impassible et froid spectateur des émotions que ce voyage, qu'on appelle la vie, nous donne tous les jours en son chemin aride, parsemé de roses et rempli d'écueils.

Prêt à tout, connaissant bien les hommes, et surtout les femmes, il attendait les armes à la main : nous verrons s'il saura s'en servir.

Tel est Théodore la Muraille, celui qu'on nommait partout : *Monsieur Vérité*.

II

UNE VISITE

Théodore La Muraille était allongé nonchalamment sur une magnifique causeuse, au beau milieu de son salon de réception. Il fumait avec le plaisir de l'extase un cigare de la Havane et semblait suivre avec une satisfaction extrême la direction de la fumée qui s'échappait du panatellas qu'il savourait avec délices.

Que de pensées, que de rêves s'épanouissaient dans cette fumée qui tourbillonnait devant lui!

Singulière chose que la vie! pensait notre journaliste; quelle grande et noble chose et quelle turpitude en même temps! grand champ de vertu et d'abnégation, précipice d'orgueil et de vanité... vallée de rires et de pleurs... paradis de plaisirs... enfer de peines... Ici nous venons pour mourir: le luxe et la misère y marchent de front en se coudoyant, l'un portant l'autre... Et quand, comme moi, l'on est las de tout, le matin, l'on s'ennuie...; le tantôt, pour varier un peu, on s'ennuie un peu plus.

Et le soir... la nuit avec son noir manteau... Oh! la nuit! quelquefois on dort le temps que l'on ne perd pas à vivre, quand on ne soupe pas.

Les soupers! quelle singulière convention!

Prétexte du diable inventé par les femmes.

Et c'est la mode!

La grande mode à Paris. Un homme qui ne soupe pas n'est pas un homme.

Oui, pour savoir vivre il faut apprendre à se tuer. Les hommes sont de grands enfants qui s'amuse^{nt} follement à détruire le plus vite possible le joujou de l'existence comme le fermier de la poule aux œufs d'or, qui éventre la pauvre bête pour y trouver un trésor et n'y trouve rien.

Et voilà la vie... la vie commune, enfin:

Pour tous ici-bas, c'est un fardeau plus ou moins lourd et que nous devons porter plus ou moins longtemps.

Triste condition qui nous fait faire tant de pas inutiles, qui nous donne tant de tourments, qui nous abreuve de misère ou nous gorge de richesse, et nous comble d'honneurs ou nous abreuve de dégoûts et nous traîne dans la boue.

Voilà la vie ! guépier maudit, rude chemin creusé à chaque instant de précipices béants qu'il faut toujours savoir franchir hardiment.

Voilà la vie, le bonheur ! rêve doré tout rempli de joie, de plaisirs et d'extases voluptueuses !...

A vingt ans, jardin fleuri enbaumé d'espoir, de soupirs, de baisers, de doux battements de cœur et de béatitude céleste... Oui, voilà la vie, ce mensonge perpétuel après lequel nous courons en masse.

Steeple-chase effréné qui se résume et finit par un simple mot composé de quatre lettres, mais plus terrible à lui seul que toutes les calamités assemblées : la mort ! Seul niveau socialiste que je connaisse pour donner ici-bas l'égalité !...

Un coup de sonnette mit fin aux réflexions de M. Vérité.

Quelques instants après, un domestique entra et lui remit une carte cornée. Théo-

dore la prit et lut : « Georges de Liseuil. »

— Oh ! s'écria-t-il, pour celui-là, j'y suis toujours. Bastien, vous mettez deux couverts, Georges va déjeuner avec moi.

Bastien sortit, Georges de Liseuil entra.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans au plus, grand, bien campé sur ses jambes, à la tête mâle et expressive, au regard intelligent et fier ; pour tout dire en deux mots, c'était un cavalier accompli.

— Bonjour, Vérité, dit Georges en entrant, et tendant la main à son ami.

— Bonjour, Mensonge, répondit Théodore en serrant la main qu'on lui tendait. Eh ! mon cher, voilà trois grands mois, une éternité que l'on ne t'a vu : d'où viens-tu ? de l'enfer ?...

— Non, mais bien du paradis.

— Malheureux ! tu t'es fait moine ?

— Oh ! pas tout à fait.

— A la bonne heure, tu me rassures ; puis,



continuant sur le même ton : Allons, ami, viens là, près de moi. Assieds-toi. Un bon cigare, un verre de madère sec te feront attendre le déjeuner, car tu vas déjeuner avec moi.

— Avec plaisir, cher ami, plutôt deux fois qu'une, car je m'en souviens, on déjeune bien chez toi !

— Et maintenant explique-toi, continua Liseuil, car plus je te regarde et plus je trouve quelque chose de singulier dans ta physionomie... Et puis quelle est cette tenue sévère ? tu es vêtu de noir comme un ancien notaire.

— Dis plutôt comme un nouveau notaire.

— Ah ! bah !... tu es notaire ? exclama Théodorè. Oh ! mon cher Georges, je t'avais bien dit que tu finirais mal.

— Tu plaisantes sans doute. Officier ministériel à la tête d'une étude bien achalandée. Corbleu, cher ami, mais je suis le plus heureux

et le plus considéré des hommes, et mon cœur!...

— Oui, mais la loi et tes contrats vont te le confisquer à leur profit; dans trois mois au plus ils en auront fait du parchemin.

— Mon cœur, mon ami, mon cœur!... mais il déborde, il est tout plein d'amour.

— Aïe ! s'il est plein il faut le vider. Ah ! ah ! ah ! tu me fais rire, continua Théodore. De l'amour dans le cœur d'un notaire, sous l'habit d'un notaire, où diable ce farceur de Cupidon va-t-il se nicher, je vous le demande ?

— Tu as beau rire, il s'est niché chez moi, il a fait invasion.

— L'amour, continua Théodore en badinant, m'a toujours fait l'effet d'un verre de champagne. A peine versé il mousse, il pétille, et si on ne le boit pas vite il perd sa force et toute sa saveur, l'amour qui vieillit n'est plus que de la piquette.

— Les hommes d'esprit ont la manie des comparaisons !... Où diable vas-tu chercher celle-là ?

— Que veux-tu, mon cher, il faut bien dire quelque chose ; le déjeuner n'est pas prêt, et, ce matin, je me sens bavard comme une pie. Mais puisque tu as des amours à me conter, je crois que je ferai bien de me taire ; quoi que je fasse, que je dise, j'y perdrais mon temps. Voyons, tu aimes ?

— Oh ! un ange, mon ami, un ange descendu du ciel pour ma félicité.

— Parbleu ! c'est convenu, toutes les femmes que nous aimons sont des anges !... Des anges plus ou moins déchus.

— Allons, allons, sceptique, il y a des exceptions.

— Oh ! oh ! fit Théodore avec un geste de doute.

— Oh ! voyons, tu ne peux nier cela.

— Soit ! mon ami, je le veux bien. Quant à moi, hélas ! je ne crois plus à rien, parce que j'ai cru à tout et j'ai payé bien cher cette incrédulité qui m'a durci le cœur comme un morceau de granit. Comme toi, Georges, j'ai eu vingt ans aussi ; comme à toi, les femmes m'ont dit avec passion qu'elles m'aimaient, qu'elles n'aimeraient que moi... Vaines paroles, serments trompeurs qui s'envoient en fumée !... pour ne laisser que des regrets souvent bien amers... Quant à moi, mon cher Georges, de toutes les nombreuses amours qui ont parfumé mon existence de jeune homme, il ne me reste pas un souvenir de bonheur !... En disant cette dernière phrase avec tristesse, Théodore La Muraille se leva et alla jusqu'à son secrétaire, et continuant :

— Tiens, dit-il en sortant d'un tiroir de ce meuble quelques paquets de lettres, voilà mon passé, voici ma jeunesse ; toutes mes illusions

perdues, brisées, sont là, dans ce paquet de mensonges et de trahisons, écrits par les griffes roses de nos sirènes modernes ; puis il continua en regardant quelques billets satinés et musqués :

— Oh ! où êtes-vous, mes vingt ans, où êtes-vous, mes croyances, où es-tu, mon pauvre cœur ? brisé, meurtri et vaincu dans la lutte, les femmes l'ont tué, il ne bat plus, il est mort écrasé sous le poids et à la lecture de ces adorables petites pattes de mouches.

Puis, prenant une lettre plus grande, il dit à son ami :

— Et tiens, voilà le dénouement de toute mon équipée amoureuse. C'est la dernière réponse que je fis à ma dernière maîtresse, il y a dix ans peut-être. Écoute, et qu'elle te serve de leçon ; et il lut :

« Petite femme, *aimer*, le sais-tu seulement ?

» Non, je ne le crois pas ; un petit caprice,

» oui ! Pour cela ton charmant petit cœur pos-
» sède le suprême du sentiment ; ton âme, bonne
» et compatissante à tous les maux humains,
» sent en tous points la maxime qui dit : Elle
» a beaucoup aimé, il lui sera beaucoup par-
» donné. Charmante enfant dont je veux être
» toujours le plus sincère ami, mais au petit
» cœur de laquelle je ne veux accorder aucune
» des sympathies divines que Dieu nous donna
» en nous créant. De l'amitié, oui ; de l'amour,
» jamais ! Vous êtes trop prodigue, chère en-
» fant, charmante vierge folle qui ne savez pas
» allier l'esprit à la raison ou la raison à l'es-
» prit, comme vous voudrez. Délicieuse fille
» d'Ève, dont la pensée mobile, le cœur léger,
» ne peut ni ne doit s'attacher ici-bas, ou plu-
» tôt charmant petit papillon aux mille cou-
» leurs, se posant ça et là, effleurant tous les
» plaisirs sans les connaître, sans les goûter
» sincèrement. Cœur qui doit s'attacher à tout

» sans y tenir longtemps : aussi pour cela, ma
» charmante petite Antoinette, soyons amis
» toujours, amants jamais.

» THÉODORE LA MURAILLE. »

— Oui, répondit Georges, après avoir écouté cette lecture avec beaucoup d'attention, je comprends les regrets et l'amertume de tes souvenirs de jeunesse. Les femmes que tu as aimées étaient des femmes galantes, feux follets qui passent et s'éteignent comme ils sont venus, qui nous égarent un moment, mais qui ne doivent jamais nous perdre ; sirènes qui font de l'amour un métier honteux et non un dévouement...

— Mais de quelle femme me parles-tu donc alors ? repartit Théodore.

— D'une fiancée, mon ami, d'une charmante enfant de seize ans qui m'aime avec son cœur et non avec ses sens ; petit ange du ciel qui fait

de son amour un culte, une idole si précieuse et si chère pour elle, que je ne crains pas qu'elle la brise jamais; âme exceptionnelle qui croit à l'amour comme les saints croient à Dieu.

— Une fiancée? interrompit Édouard. Oh ! mon ami, c'est différent, et je me garderais bien de tacher sa belle robe blanche, son joli manteau d'innocence et de pureté; allons, tu es un heureux de la terre : à toi sont réservées les primeurs du bonheur ici-bas !... Je te demande pardon, cher ami, je croyais que tu me parlais tout d'abord de quelque princesse de la rampe, de ces astres éteints et qui n'ont jamais brillé que d'une lumière pâle. Et, en disant ces paroles avec l'accent d'une profonde tristesse, le visage de M. Vérité sembla tout à coup se couvrir d'un long voile noir ; puis s'arrêtant, il se prit à réfléchir... Tout un passé d'amertume et de douleur passa devant lui comme dans un mauvais songe.

Il se fit un long silence entre nos deux amis : silence qui mettait en présence le passé d'un homme accablé sous le poids des déceptions et l'avenir d'un homme tout plein d'espérances roses et de bonheurs parfumés.

De Liseuil le rompit par une question qu'il fit à Théodore avec quelque hésitation :

— Tu as été marié, toi ?

— Oui, répondit Théodore avec beaucoup d'indifférence.

— Ah !... Et ta femme était-elle jolie ?

— Très-jolie.

— Elle devait t'aimer beaucoup ?

Cher ami, un homme n'est jamais sûr de ces choses-là.

— Elle est morte, je crois ?...

— Elle est morte pour moi, oui ! et si ma femme n'est plus sur la terre, que Dieu lui pardonne comme je lui pardonne.

— Comment ! que veux-tu dire ?

— Oh ! ne me parle pas de cette histoire. Elle rouvre des blessures qui saigneront toujours dans mon cœur... Et puis, si tu la savais dans tous ses détails, elle pourrait te donner trop à réfléchir... et t'apprendre, ami, que le mariage est trop souvent, hélas ! le signal du malheur.

— Eh bien, mon cher ami, si j'y dois puiser un enseignement, dis-la, cette histoire, et peut être m'auras-tu rendu un grand service.

— Je ne sais si je dois, vraiment ?...

— Je t'en prie !

— Tu le veux ? Eh bien, écoute et profite, s'il se peut, de la leçon que j'ai reçue.

Puis, se recueillant un moment, M. Vérité commença ainsi :

— C'était vers le milieu de l'année...

Il y a dix-sept ans de cela.

Une génération tout entière passée sur ces tristes événements n'a pu les effacer de ma

mémoire... et quand j'y songe dans mes nuits d'insomnie, tout mon corps en a le frisson et mon cœur est froid comme glace ; il me semble qu'il va manquer tout à coup. Même en ce moment, tiens, regarde, je tremble... je tremble comme un enfant.

III

ANTONIA

— Allons, allons, Théodore, remets-toi ! dit Georges en lui serrant la main.

— Oh ! rassure-toi, mon ami, je suis fort. Si cette phase de ma vie m'a flétri, accablé sous le poids d'une grande douleur, je ne suis pas écrasé tout à fait ; le lion ne fut que blessé grièvement, mais il n'a pas été vaincu ; et, se remettant tout à fait, il continua son récit d'une voix ferme, nette et bien accentuée.

— Il y a dix-huit ans, mon cher Georges, j'étais ce qu'on appelle un joli homme... un cavalier parfaitement accompli, brillant et faisant parade du luxe le plus effréné, entouré de tous les prestiges de la jeunesse, comme dans une resplendissante auréole d'or et de feu!... Je donnai la mode longtemps... et je fus ce qu'on appelait dans ce temps-là le premier gant jaune et le plus célèbre lion du boulevard de Gand.

Heureux triomphateur dans toutes mes bonnes fortunes, j'étais l'homme des conquêtes de ce temps-là, je ne trouvais jamais de cruelles, et, gai et insouciant dans cette vie en rose, je vivais heureux comme dans le paradis sur la terre...

Car jusque-là, mon ami, j'avais aimé sans amour, papillonnant au beau milieu de ce tourbillon de femmes qui promenaient et promènent encore aujourd'hui leur misère en

manteau de velours tout fourré d'hermine...

Lorsqu'un jour arriva... jour fatal marqué dans chaque existence d'homme ici-bas... Pour mon malheur, je rencontrai la seule femme que j'aie jamais aimée...

Théodore prononça le mot aimée d'une façon qui fit frissonner de Liseuil.

M. Vérité continua :

— Il est des instants affreux dans la vie, où le cœur souffre, va!

Oh! femmes! femmes!... seconde moitié d'un monde éternel de peines et de douleurs!... Que de mal nous faites-vous, et que de mal nous ferez-vous toujours?...

Puis, il s'arrêta comme suffoqué par la plus triste des réflexions.

— Pauvre Théodore, pensa Georges.

Et le récit, interrompu un moment, continua jusqu'à la fin sans autre arrêt.

— Cette femme, belle comme Vénus, vivait entourée d'hommages et de bouquets, enivrée de triomphes et d'ovations qu'on lui faisait chaque soir : c'était une comédienne!

— Une comédienne! fit Georges avec beaucoup d'étonnement.

— Oui, mon ami, repartit Théodore, c'était un grand premier rôle d'un de nos meilleurs théâtres de genre, et pendant plus de deux ans, je ne me connus pas de rival dans son cœur. Antonia, c'était son nom de guerre au théâtre; enfin, Antonia avait éveillé en moi une passion profonde, immense comme le ciel... Son aspect splendide, ses yeux qui se reflétaient en moi comme le firmament avaient rempli mon âme des plus grandes, des plus ineffables émotions que le ciel ait jamais peut-être fait éprouver à ses élus. Transfigurée par mon amour, c'est elle qui m'a fait croire à Dieu. C'est elle qui m'a fait croire au bon-

heur éternel!... Jeune, beau, riche, brillant et entouré de tout le confort le plus parfait, splendide de luxe, je fis agréer mon amour. Elle m'aima!... Et après une liaison de dix mois!!!... Liaison toute parfumée d'amour, de bonheur et d'extase d'une maîtresse adorée comme Dieu doit être adoré par les anges dans le ciel, j'en fis ma femme!... Hélas, mon ami, ce jour, à jamais fatal pour moi, fut mon dernier jour de bonheur. Trois mois après, la maîtresse devint intraitable, l'amour s'éteignit comme par enchantement. C'est comme par désenchantement que je devrais dire. Son cœur devint froid comme celui d'un cadavre, l'amour s'envola de la couche nuptiale, qui se voila pour moi d'un drap noir comme celui qui couvre le cercueil du pauvre. — Cet amour brisé par le lien social, mes plus douces illusions détruites me vieillirent de dix ans. — Et chaque jour, l'enfer dans

lequel j'étais condamné à vivre de par la loi se rembrunissait de plus en plus !

Je fis tout pour ramener à moi ce cœur égaré, perdu à jamais ; rien n'y fit, le sacrifice était consommé.

J'avais élevé Antonia jusqu'à moi, je l'avais faite mon égale en droit, elle ne m'aimait plus !... Elle avait brisé son cœur et le mien, et les milliers de morceaux en étaient désormais dispersés sous le vent de cette affreuse tempête après deux ans de tortures inouïes... Je fis un soir la rencontre d'un ancien ami d'enfance ; Léon D'Arbois, un créole que l'on avait envoyé faire son éducation à Paris. Nous nous étions trouvés sur les mêmes bancs du collège Sainte-Barbe.

Après l'avoir embrassé, après avoir serré ses deux mains dans une étreinte de franche et véritable amitié, je l'invitai à dîner chez moi le lendemain. Il fut exact à mon rendez-

vous, ce cher ami. Il vit Antonia, qui fut contre son habitude très-gaie et très-aimable au diner. Pendant deux mois, il vint tous les jours égayer la monotonie de mon intérieur. — Antonia, plus riante, me semblait un ange que j'allais reconquérir, grâce à ce cher Léon. — Oh! mon ami, comme je bénissais cette heureuse rencontre qui semblait me rendre ce bonheur perdu que je regrettais tant!

Lorsqu'un jour que l'on ne m'attendait pas, je rentrai inopinément, je trouvai Léon aux genoux de ma femme, lui prenant, lui embrassant les mains avec les plus grands transports de passion.

Et en entrant, j'entendis très-distinctement ces mots dits par Antonia :

« Oui! oui!... Léon, je vous aime !!! »

Ma présence les foudroya! Quant à moi, j'étais anéanti, changé en pierre comme une statue antique.

Que se passa-t-il après? je ne m'en souviens plus, je ne veux plus m'en souvenir!!!...

Le lendemain, à cinq heures du matin, au fond du bois de Boulogne, une rencontre eut lieu entre mon ami le plus lâche et moi. — Après un engagement bien soutenu de part et d'autre, je tuai d'un coup d'épée, qui lui traversa le cœur, monsieur Léon d'Arbois. — Mon honneur était vengé. Et sans bruit, sans scandale j'abandonnai à elle-même la malheureuse.

— Ainsi finit cette lamentable histoire, mon cher ami, et je souhaite qu'elle te serve de leçon, mais ce que je souhaite encore plus, c'est que la même chose ne t'arrive jamais.

— Espérons-le; se dit Georges tout bas.

Bastien vint annoncer à ces messieurs que le déjeuner était servi. Nos deux amis se levèrent et l'on déjeuna gaiement. Après le déjeuner, Georges prit congé de M. Vérité, il sortit tout pensif et plein des plus tristes

réflexions, il longea doucement les boulevards et ne s'arrêta qu'au Café Riche.

Il se fit servir une chartreuse verte à la terrasse, qu'il but doucement en savourant un Londrès.

L'histoire de M. Vérité lui revenait sans cesse en tête et lui causait une peine infinie.

Le fait est qu'elle était triste et sinistre.

— Ce pauvre garçon, pensa-t-il, je le plains de tout mon cœur... et je le comprends maintenant; sa gaieté n'est que factice...

Il s'endort en attendant patiemment le jour où, las de la vie, il se donnera lui-même froidement la mort!... Et tout à coup, donnant cours à d'autres idées :

— Voyons ! voyons, dit-il, ne pensons plus à cela. Que vais-je faire jusqu'à minuit, heure à laquelle je reverrai Édouard. Je sens que je vais m'ennuyer aujourd'hui, et l'homme qui

s'ennuie trouve difficilement l'emploi de sa soirée.

Il voudrait aller partout et nulle part.

Cependant notre jeune homme, après avoir réfléchi mûrement, se décida à aller dîner au Café Anglais. L'heure arrivée, il entra et il se fit servir dans la grande salle. Sa carte, qui se composait de mets fins et très-délicats, hors d'œuvre et primeurs de premier choix, était digne d'un prince et non d'un notaire amoureux ; distrait, préoccupé, il voulait manger de tout et ne goûtait à rien.

Enfin, tant bien que mal, il mangea et dégusta les meilleurs vins, puis après avoir pris une excellente tasse de thé, pour faciliter sa digestion, il alla louer un fauteuil aux Variétés. La pièce que l'on donnait était amusante et pétillait d'esprit et de gaieté.

Elle suffit pour chasser les mauvaises idées

qui l'assaillaient malgré lui, aussi l'écouta-t-il jusqu'au bout.

Quand il sortit du théâtre des Variétés, il pouvait être onze heures trente-cinq minutes, il n'avait plus que le temps juste d'aller chez lui passer un habit pour se rendre au bal de l'Opéra-Comique où M. Vérité lui avait donné rendez-vous.

Tous les ans, à pareille époque, c'est-à-dire vers le mois de janvier, la grande association des artistes dramatiques fondée, par M. le baron Taylor,

Et reconnue comme d'utilité publique par feu Sa Majesté le roi Louis-Philippe I^{er},

Et enfin ratifiée par Sa Majesté l'empereur Napoléon III ;

L'association des artistes dramatiques, avous dit, donne une grande fête de famille.

Cette fête splendide a lieu, généralement, dans la salle du théâtre impérial de l'Opéra-

Comique. Toutes les notabilités dramatiques et littéraires se trouvent réunies comme d'un commun accord pour resserrer les liens fraternels qui les unissent si étroitement.

Il y a toujours une foule considérable et sa variété multiple ouvre le champ large à toutes les réflexions.

IV

LE BAL DES ARTISTES

Ici, marchant preste et coquette le nez en l'air comme Roxelane elle-même, voyez cette jolie femme avec un jardin de fleurs sur la tête, c'est mademoiselle X... qui marche avec des petits pieds à faire frissonner le diable s'il existait encore.

Celle-ci qui passe haute et grande comme la colonne Vendôme, la tête couverte d'un chapeau microscopique, mais garni de flots de la plus riche dentelle, autre fille d'Eve, son ar-

rière-grand'mère : c'est la sœur d'Antonia. Elle porte la crinoline.

Ah! ah! une femme qui porte de la crinoline! comme dirait madame Doche.

Allons donc! c'est un homme qui n'a pas le courage de son opinion.

Et celle-ci qui entre fière comme une reine et semble dire en marchant que la terre n'est pas digne de la porter...

Oui, celle-là, c'est une pauvre fille qui, se voyant jeune et belle, ne se dit pas qu'un jour sa beauté disparaîtra aussi vite qu'elle est venue, et qu'elle ira peut-être mourir honteusement dans un hôpital.

— Oh! que vous êtes bête avec votre réflexion! mon cher auteur.

— Mon cher lecteur, je ne dis pas non.

Mais nous vivons dans un siècle où il y a tant de gens d'esprit que je ne me crois pas absolument obligée d'en avoir.

Donc, pour ce bal on retient ses places un grand mois à l'avancé, car les étrangers qui veulent connaître à la ville nos jolies actrices, ne manquent jamais cette solennité, la seule occasion propice de se trouver quelques heures auprès d'elles.

Mais, hélas ! les malheureux, cette fois encore, ils sont dupes de leur charmante naïveté.

Car il faut que l'on sache que mesdames les comédiennes jouent encore mieux la comédie à la ville que sur le théâtre.

Il faut les voir se promener timidement, les yeux baissés comme les ingénues, avec ce tact instinctif qui les caractérise presque toutes.

Elles ont mis, ce jour-là, une toilette aussi simple que jolie, mais elles ont aussi sur elles tous leurs brillants. Et il y en a qui pourraient éclipser les duchesses du haut monde; leurs

cheveux sont poudrés, leurs sourcils marqués à la meilleure encre de Chine.

Elles n'ont pas de blanc ni de rouge comme au théâtre, mais une très-forte couche de *cold-cream* sur laquelle elles ont semé une très-légère teinte de fine, fine, fine poudre de riz, ce qui leur donne une pâleur assez factice, assez mensongère pour les faire passer pour des femmes poétiques...

Tant il est vrai que nous vivons dans un faux monde, monde dégénéré où l'on ne voit partout à chaque pas que des charlatans, des bateleurs, hommes ou femmes, qui veulent se faire passer pour des géants, et qui ne sont tout au plus que des pygmées; dans un siècle où l'artiste fait de l'art pour de l'argent comme le plus simple épicier fait son commerce de denrées en vendant son sucre, sa mélasse, sa chandelle et son savon. Heureux le Ponce-Pilate qui peut s'en laver les mains.

Maintenant écoutez les conversations étudiées de ces dames, et vous diriez qu'aucune femme du monde ne peut rivaliser avec elles.

Elles ont à un très-haut degré ce que nous pouvons appeler l'esprit du jour, car en cela elles se servent de mémoire de celui qu'on leur écrit sur des rôles et qu'elles auront à débiter souvent, comme des perroquets, dans leurs plus prochaines créations.

Comme presque toujours elles donnent le bras à quelque grand seigneur ou quelque financier tout hautain et tout fier de leur grosse personne, comme ils sont fiers de leur caisse pleine d'or et de billets de toutes les banques de l'Europe ; elles s'oublient facilement et croient que la chose est arrivée *pour de vrai*, et souvent, sous le coup d'un accès d'orgueil ridicule, ne veulent pas même reconnaître leurs camarades qu'elles tutoyaient hier soir au théâtre.

C'est là, un soir, qu'Albert Wolf, un spirituels chroniqueur du *Figaro*, rencontra une petite actrice, qui la veille lui avait offert bien des choses ! pour un article élogieux.

Il alla cordialement à elle pour lui serrer la main en vrai camarade, peut-être même en ami.

Mais, ô déception ! Elle le toisa des pieds à la tête, et d'un air superbe, en clignant des yeux, elle se contenta de lui faire un petit, un tout petit salut protecteur. Oh ! les femmes ! les femmes, quels replis dans vos cœurs ! quels abîmes dans vos têtes !...

Mais laissons ces dames, n'essayons pas de discuter un seul moment leur façon d'agir ; puisque le monde leur donne raison, à quoi nous servirait de leur donner tort ? ce serait perdre notre temps.

Sur ce, continuons notre récit.

Donc ce soir-là, ou plutôt cette nuit-là,

l'Opéra-Comique était en fête. Huit grands lustres de cristal donnaient une clarté fantastique à cette salle splendide; un orchestre de cent musiciens, tous bons artistes, qui avaient pour général en chef le grand Strauss, exécutait les quadrilles les plus à la mode du beau répertoire des bals de l'Opéra.

C'est là que Georges de Liseuil entra au milieu d'un flot de lumières, à une heure moins un quart. Il se promena quelques minutes dans la salle pour jouir un moment du coup d'œil féerique des lumières, des velours, des dentelles et des diamants, puis, après avoir fait le tour du bal, il monta au balcon, demanda la loge dix-sept, et y entra.

Dans cette loge se trouvait depuis longtemps déjà son ami le journaliste M. Vérité, avec mademoiselle Léonide, une femme à la mode et qui faisait beaucoup de bruit dans le monde

où elle régnait, et nous pouvons même dire dans tout Paris.

Outre qu'elle était très-jolie, Léonide était, disait-on partout, une bonne fille. Triste qualification que cette Madeleine se laissait donner dans le singulier combat de sa plus singulière existence. Appellation de contrebande, méchant subterfuge qui cache mal l'intention de celui qui dit d'une femme : C'est une bonne fille. Locution terrible celle-là, la pire de toutes peut-être entre les plus mauvais compliments, que l'on puisse débiter sincèrement, et pourtant grand appât pour un homme au cœur droit et sincère qui, sans affection, sans amour, vient indifféremment, comme pour tuer le temps et l'ennui qui le tuent sans pitié tous les jours, s'offrir à une bonne fille qu'il n'aime pas tout d'abord, qui se dit folle de lui, qui ne peut vivre un seul jour sans le voir. Souvent pourtant le lendemain elle le trompe

avec un autre, son plus proche ami, au besoin par nécessité de tempérament. Hélas! hélas! hélas! ces tristes liaisons entraînent avec elles les plus désastreuses conséquences!...

Jeunes fous qui perdez si prodigusement les plus belles années de votre brillante jeunesse, ne faites jamais cette liaison qui naît dans l'oisiveté, vous gâteriez votre vie à plaisir, vous empoisonneriez les jours les plus heureux. Commencez en riant et finissez de même, le lendemain, par la conclusion que désire Jean Denis dont je vous livre sans autres commentaires le style épistolaire à l'une des filles dont nous parlons :

Chère belle Minette,

« Vous me donnâtes rendez-vous hier au bois
 » de Boulogne, j'y fus et vous attendis; vous
 » ne vintes pas, et je m'en fus. »

Bonne fille, admirable personnification de la lorette incarnée, courtisane dont la lumière intellectuelle est soufflée pour ne se rallumer jamais.

Follet féminin se laissant appeler bonne fille sans songer que c'est la plus grave insulte que l'on puisse faire à une femme qui se respecte un peu.

— Ah ! c'est toi ! s'écria La Muraille en voyant entrer notre jeune héros dans la loge ; j'avais peur que tu ne vinsses pas.

— Oh ! tu sais bien qu'avec toi, je n'ai jamais manqué à ma parole, dit Georges en souriant.

— Oui, mais tu n'étais pas notaire alors, riposta M. Vérité. Georges salua Léonide et prit place au fond de la loge.

Après un très-court silence, M. Vérité reprit la parole. Je vous présente M. Georges de Li-seuil, mon meilleur ami, ma chère Léonide ;

puis s'adressant à Georges avec tout le cérémonial exigé, il lui dit :

— Et à toi, mon ami, je te présente mademoiselle Léonide, une artiste de talent qui, j'en suis sûr, ne doit pas t'être inconnue, car sa réputation est universelle.

— En effet, répondit Georges, j'ai eu le plaisir, le bonheur veux-je dire, de voir et d'admirer mademoiselle dans plusieurs de ses créations.

Léonide baissa les yeux, prit un maintien modeste qui lui allait presque aussi bien qu'à une rosière que l'on vient de couronner, et, tout en lui faisant un salut très-réservé, le regarda d'une manière toute particulière, ce que Georges ne remarqua pas.

Bientôt la conversation s'engagea, elle fut vive, gaie, et surtout spirituelle.

Le temps passa bien vite.

A trois heures du matin nos personnages

quittaient la loge en riant et réunis tous les trois dans la plus étroite intimité. *

M. Vérité offrit très-galamment son bras à Léonide. Georges suivait ce couple en réfléchissant à son ami M. Vérité...

— Allons, allons, se dit-il tout bas et à part lui, il a encore quelque chose là, et il mit la main sur son cœur; la petite bête n'est pas morte tout à fait, tant mieux.

— Vous savez, dit tout bas la belle actrice en se penchant vers son cavalier, en lui faisant des minauderies de chatte blanche, vous savez que votre ami le notaire me plaît beaucoup.

— Capricieuse, répondit Théodore et vous osez me dire cela à moi; où voulez-vous en venir, s'il vous plaît?

— Oh! mon ami, continua Léonide en minaudant, en faisant patte de velours, en rentrant ses charmantes petites griffes roses, ne

me grondez pas pour ce que je viens de vous dire là; je vous aime tant!

— Parbleu! je le sais, répondit M. Vérité avec quelque impertinence; puis il se dit en lui-même en regardant Georges qui les avait devancés. Allons! encore une victime qui va tomber dans les filets de la plus jolie pécheresse de Paris. Oh! il n'est pas à plaindre, il est jeune, il est riche, et il est notaire!...

Laissons aller les choses, il s'en tirera comme il pourra; l'on sortit du bal prêt à finir.

— Messieurs, dit Léonide en montant en voiture, je vous fais une proposition.

— Voyons laquelle? demandèrent les deux cavaliers en même temps.

— C'est de venir sans façon souper chez moi pour bien finir la nuit si bien commencée.

M. Vérité sourit. Georges sembla hésiter.

Puis Édouard dit tout bas à Georges :

— Nous n'avons pas peur !

— Bah ! nous ne sommes pas des Joseph et Léonide n'est pas madame Putiphar.

— Acceptons toujours... Puis il se dit comme par réflexion seulement : c'est un souper qui va nous revenir cher, heureux si nous en sommes quittes pour une parure que nous achèterons ensemble chez Janisset.

Et la voiture partit au galop !...

V

UN SOUPER CHEZ LÉONIDE

La voiture, dans laquelle nos trois personnages étaient montés, s'arrêta rue de la Chaussée-d'Antin, n° 20 ; ils en descendirent et montèrent à l'entresol ; sur un petit coup de sonnette de Léonide, la femme de chambre ouvrit la porte à deux battants et vint au-devant de sa maîtresse, un candélabre à la main. Théodore et Georges entrèrent avec Léonide et furent tout étonnés de se voir aussitôt introduits dans une grande pièce brillamment éclairée, au

milieu de laquelle était une table richement servie.

— Eh ! ma chère Léonide, dit tout à coup M. Vérité, outre que je vous connais belle comme une enchantresse, vous êtes encore une fée... Trois couverts, ah ! ah ! ah ! continua-t-il en riant d'une manière significative, vous devinez l'avenir.

Léonide répondit en souriant : — Ne m'avez-vous pas dit, mon cher Vérité, que vous me présenteriez monsieur?... Vous m'avez fait de lui, avec votre verve naturelle, un portrait si séduisant... Et tout à coup, comme si elle se reprenait, elle ajouta : c'est-à-dire ressemblant. Et je vous assure que c'est un bien simple espoir qui m'a fait aller au-devant des événements!...

— Charmante, toujours charmante, dit Théodore.

Et Georges de Liseuil sourit et salua avec

beaucoup de réserve; il semblait gêné et tout confus des compliments de la courtisane.

— Je vous demande pardon, messieurs, dit aussitôt Léonide; mais ici, plus de gêne ridicule, plus d'étiquette... je vais me mettre à mon aise, car j'étouffe dans cette robe et sous cette coiffe... Excusez-moi, si je vous laisse un instant.

— Faites-donc comme chez vous, ma chère amie, répondit Vérité, dans l'intimité, je ne connais que cela, moi... Ne sommes-nous pas de la maison ?

— Vous avez raison, répartit Léonide. Et ce qui me rassure encore mieux, c'est que mon absence sera bientôt oubliée; car deux hommes d'esprit ne s'ennuient jamais, même lorsqu'une jolie femme les laisse seuls.

— Oui, mais la compagnie perd son plus charmant attrait, ma chère amie, répartit vivement Vérité; puis finissant sa pensée tout

bas à part, il ajouta : Oh ! Sirène va !... Et, tirant cavalièrement un élégant porte-cigare, il dit d'un ton délibéré, on peut fumer ici, je le suppose ?

— Avant, pendant et après le souper, dit Léonide. Et j'espère bien vous tenir tête tout à l'heure.

— Vous êtes un ange ! cria M. Vérité.

— Un ange !... Ah ! ah ! mon cher ami, comme vous pensez en ce moment exactement tout le contraire de ce que vous dites, répondit Léonide en se retirant lestement, fuyant comme une gazelle effrayée.

Sitôt notre actrice sortie, Théodore s'approcha de Georges qui paraissait sinon contrarié, du moins tout pensif.

— Eh bien ! lui dit-il, à quoi réfléchis-tu... que dis-tu de Léonide, la trouves-tu jolie ?

— Oui...

— Spirituelle ?

— Assez pour n'être pas mise au rang du vulgaire.

— Aimable?

— Trop peut-être.

— Et voyons, l'aimes-tu un peu?

— Non!

— Beaucoup alors?

— Encore moins.

— Passionnément?

— Tu es fou!

— Pas du tout?

— Comme tu dis.

— Et pourquoi cela? à ton âge on laisse le notaire à l'étude, à vingt-cinq ans, une femme, jeune, jolie, aimable, qui réunit en elle toutes les qualités, doit plaire... Allons, avoue-le au moins, elle te plaît?

— Non!...

— Alors elle te déplaît?

— Pas davantage.

— Parole d'honneur tu m'étonnes.

— Elle m'est indifférente.

— Cela n'est pas possible.

— Que veux-tu, mon ami, j'aime!... et mon cœur est trop petit sans doute, pour contenir deux amours, deux pensées si tu l'aimes mieux; celle de ma charmante Berthe l'emplit tout entier, et je crois que rien ne pourra l'en distraire désormais.

— Ton cœur! ton cœur, soit!... n'en parlons plus de ton cœur... Léonide ne te le demandera point, j'en suis sûr. Elle n'en saurait que faire... Mais ta tête, c'est différent, car j'en suis convaincu, si tu n'as pas pour cette femme un caprice... c'est que tu ne l'as pas bien regardée.

— Pardon, mon ami, je l'ai parfaitement regardée, je l'ai parfaitement vue dans tout son ensemble, mais que veux-tu, l'amour m'a rendu aveugle.

— Eh bien ! mon cher Georges, c'est dommage !

— Pourquoi ?

— Parce que tu lui plais beaucoup, toi !

— Tu crois ?

— J'en suis certain. Elle me l'a confié tout bas à l'oreille, et je crois qu'elle espère...

— Quoi donc ?

— Que tu oublieras chez elle...

— Ma raison... c'est possible, si son souper est confortable et surtout si son vin est bon.

— Voilà tout ! tu me désarmes... Ah ça mais ! à quel homme ai-je donc affaire ?... Grands dieux ! Et qui donc a pu te galvaniser ainsi ?

— Je te l'ai dit, mon ami, l'amour ! l'amour sincère, l'amour vrai, et tu as affaire à un homme amoureux fou de sa jeune fiancée. Amour qui fait tout mon espoir, tout mon

bonheur et que rien au monde ne pourra déraciner de mon cœur.

— Oh! Oh! Oh!... pauvre Georges, tu me fais rire.

— C'est vrai, n'est-ce pas, je suis bien naïf? Avoue que je ne suis pas de mon siècle!...

— En effet, on te dirait venu du temps où la reine Berthe filait, où l'amant platonique vivait dix ans dans ces douces illusions... Bah! après tout, si tu l'aimes vraiment, ta fiancée, tu as raison, il vaut mieux aimer pour de bon que pour de rire.. Et.....

A ce moment de leur conversation, la porte s'ouvrit tout à coup, comme pour une entrée de théâtre, et Léonide apparut comme dans une de ses plus grandes entrées; il y avait intention de sa part, bien sûr; enveloppée dans un long peignoir blanc, elle était ravissante à voir.

Léonide pouvait avoir vingt-deux ans.

Des cheveux noirs et brillants ondulaient

comme des flots sur des épaules d'une blancheur d'albâtre poli. Deux beaux grands yeux noirs et très-expressifs relevaient à ravir le charme enchanteur de sa physionomie pleine de finesse; une particularité qu'elle avait en elle et dont elle se servait souvent, c'était un regard très-fin, très-profond et dont, parfois, jaillissaient certains éclairs qui vous attiraient, qui vous fascinaient, surtout quand la coquette fille éprouvait une passion, non, un caprice! Ce regard couvrait sa proie, la magnétisait jusqu'à ce que la victime fût tombée en son pouvoir. Sans trop d'élégance, sa taille était pourtant fine et bien prise. Et sa petite bouche rose, ornée de trente-deux jolies perles de nacre que l'on appelle des dents, souriait souvent de ce sourire qui entraîne et attire l'amour et tous ses attraits dans ses délicieux filets. Enfin, outre qu'elle était, comme on dit vulgairement. une bonne fille, c'était aussi ce

que l'on pouvait appeler, assurément, une belle fille.

— Allons, allons, messieurs, dit Léonide en entrant, le souper nous attend. On se mit à table avec un sans-façon admirable. On soupa gaiement, mangeant, riant et causant avec ce laisser-aller que donnent les bons mets et surtout les bons vins.

Léonide faisait bien les choses, son souper était excellent et ses vins étaient exquis.

— Eh bien ! s'écria-t-elle au dessert, s'adressant à M. Vérité, que fait-on de nouveau à Paris, monsieur le chroniqueur ?

— Ma chère amie, on y fait tous les jours de grandes et belles choses... On y fait aussi tous les jours des bêtises ; des fous, des insensés s'y ruinent pour des drôlesses qui se moquent d'eux.

— Après ?

— On joue à la Bourse, et celui-là qui, hier,

était riche... est pauvre aujourd'hui, sur un simple coup de dé d'une malheureuse spéculation, la hausse et la baisse; voilà la vie à Paris. C'est le jeu; un banco au lansquenot ruine celui-là, tandis qu'il vient d'enrichir celui-ci. A Paris, c'est la loterie où ma cuisinière a gagné le gros lot; hier, elle était ma domestique; aujourd'hui elle passe devant moi sans me saluer, sans même me regarder... oh ! oh ! tout cela fait rire.

On s'aperçut que le petit jour commençait à poindre.

— Allons, dit Théodore, l'aurore aux doigts de rose, comme disent les Orientaux, nous apparaît; je crois que voici l'heure où les honnêtes gens doivent se lever... allons nous coucher nous autres; ma chère amie, nous allons nous dire adieu. Car il n'est de si beaux discours qui n'arrivent à leur conclusion.

— Il n'est de si bon souper qui ne se ter-

mine, de si aimable réunion qui ne se sépare.

Léonide répondit en regardant Georges d'une manière toute particulière :

— Oh ! comme le temps passe vite avec vous, messieurs ; sous le charme de vos bons mots, de votre esprit charmant, ce temps précieux pour moi ne me semble pas trois secondes ; allons, il le faut... Et elle appuya sur le timbre qui rendit un son aigu et argentin. Sa camériste parut aussitôt.

— Les pardessus de ces messieurs, Justine ? demanda l'actrice.

Justine sortit et revint aussitôt avec ce qu'on lui demandait. Léonide regardait Georges d'une manière significative. M. Vérité avait du tact ; à ces regards il devinait que Léonide était déjà très-éprise de son ami le notaire, et que la charmante syrène allait, par n'importe quel moyen, essayer de le retenir chez elle. Ami commode, rival complaisant, il se mit à la fe-

nêtre pour fumer et sembla ainsi ne plus s'occuper beaucoup des deux jeunes gens. Léonide, en femme accomplie, profita de ce moment précieux ; se levant aussi, elle s'avança vivement près de Georges, et, lui glissant prestement une petite clef dans la main, lui dit tout bas :

— Revenez dans un quart d'heure, je vous attends.

Georges, abasourdi, feignant de ne pas avoir entendu, laissa maladroitement ou plutôt volontairement tomber la clef sur le tapis. Puis il dit aussitôt en la ramassant :

— Pardon, madame, vous venez de laisser tomber...

— Quoi donc ? fit Léonide en jouant l'étonnement.

— Cette clef... elle n'est pas à moi.

— Mais ni à moi non plus, répondit Léonide, vivement piquée.

— Alors, dit vivement en se retournant

M. Vérité, qui avait observé ce petit manège, c'est qu'elle m'appartient. Et se baissant vivement, il la prit aussitôt.

Léonide, prise au piège comme un renard qui se laisserait tromper par une poule, fit une légère grimace, mais ne répondit pas un mot.

Nos deux amis endossèrent leur pardessus, saluèrent Léonide courtoisement et prirent congé d'elle. Elle les reconduisit jusqu'à l'antichambre ; surmontant l'affront qu'elle venait de recevoir, elle dit en souriant à Georges :

— Aura-t-on le plaisir de vous revoir, monsieur ?

— Je ne pense pas, mademoiselle, car je pars dans cinq jours, répondit assez froidement Georges de Liseuil.

— Mais... d'ici là ?

— Je reviendrai vous dire adieu.

— C'est cela, j'y compte.

Ils saluèrent une dernière fois et sortirent.

VI

CELUI QU'ON N'ATTEND PAS

Une fois seule, Léonide, froissée au cœur, tomba sur un fauteuil et fondit en larmes.

La jolie Madeleine était blessée dans son plus vif orgueil.

Pour la première fois de sa vie, cette capricieuse enfant avait été battue avec ses propres armes. Bizarrerie des choses d'ici-bas !... Pour avoir cette petite clef qu'elle avait offerte si gratuitement à Georges de Liseuil, que de gens auraient donné de bon cœur une partie de leur

fortune ! pensa-t-elle en se dépitant et en pleurant de rage. Et lui, l'ingrat, il l'avait refusée... refusée froidement et avec la plus cruelle indifférence. Car elle était trop fine pour ne pas avoir compris...

Puis elle se demanda quelles pouvaient être les raisons qui lui avaient valu le superbe dédain de ce jeune homme. Son cœur se serrait à la pensée d'un tel affront. Elle étouffait, la pauvre fille ! — Eh quoi ! elle, Léonide, cette princesse adorée, qui avait ri de tous les amours passés et présents, venait de verser des larmes... larmes qui lui brûlaient le cœur... Mais, qu'avait donc de plus que les autres, ce Georges de Liseuil ?... Elle le connaissait depuis six heures seulement ! allons donc, elle ne pouvait l'aimer véritablement. — Allons, allons, dit-elle, c'est un caprice plus fort que les autres, il passera comme les autres.

Elle en était là de ses réflexions, quand elle

entendit un léger bruit; des pas résonnèrent tout à coup sur le palier, enfin deux petits coups discrets frappés à la porte de sa chambre à coucher la firent tressaillir malgré elle. Il y eut un moment de silence qui dura un siècle; son cœur battit avec force. Elle se dit tout à coup : — Oh ! si c'était lui !... Une clef tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit tout à coup.

Un homme entra en effet.

Mais quel fut l'étonnement de Léonide, quand elle vit chez elle M. Vérité, avec son calme ou plutôt son flegme ordinaire.

— Vous !... vous !... s'écria-t-elle ?

— Moi-même, chère amie.

— Mais comment êtes-vous entré ?

Tout naturellement avec cette clef qui, tout à l'heure, n'était à personne et qui, par le plus grand comme par le plus heureux des hasards, ouvre cette porte.

— Ah ! je comprends ! dit Léonide, vous m'avez tendu un piège.

— Peut-être !

— Pourquoi ?

— Parce que je vous aime, parbleu !

— Vous !... aimer quelqu'un, allons donc !

— Je vous aime à ma façon... je vous aime, comme on aime à mon âge.

— Pauvre vieillard !

— Eh ! ma chère, la bête existe encore, c'est vrai, mais le cœur... hélas ! hélas ! hélas !

— Je crois bien que vous n'en avez jamais eu.

— C'est justement pour cela, chère amie, que nous sommes faits l'un pour l'autre, ou plutôt que nous sommes faits pour nous comprendre.

— Allons donc, mon cher, vous êtes fou.

— C'est mon avis depuis longtemps, mais rassurez-vous, je ne suis pas un fou furieux... Ma folie est douce, je ne suis pas à craindre.

— A pareille heure... heureusement pour moi... Enfin, continua Léonide impatientée... mon cher Théodore, que voulez-vous ?

— Eh ! mon Dieu, vous voir.

— Vous n'avez fait que cela toute la nuit passée.

— Et vous dire que je vous en veux.

— Vous m'en voulez, pourquoi ?

— Comment, chère belle, dit M. Vérité, en s'asseyant familièrement sur le canapé, et jouant légèrement avec sa canne, je vous invite ce soir à venir avec moi au bal de l'Opéra-Comique, j'en fais tous les frais. Bien, vous acceptez, très bien... Je comptais profiter de cette occasion pour offrir un souper en tête-à-tête, et pas du tout, mon château s'écroule comme un monument de cartes... Un de mes amis se présente ; par vos prévenances, vos petites chatteringues vous l'attirez ; pour lui, vous cessez

de me regarder, et moi je ne suis plus rien, rien qu'un zéro sans unité.

— Eh bien! répondit Léonide avec une certaine ironie, vous avais-je dit de me présenter votre ami... Il fallait venir seul et ne pas me donner de prétexte. M. Vérité, vous êtes un sot!... et lui...

— Lui?...

— Lui, c'est un fat.

— Très bien! merci, ajouta Théodore en riant, très bien! je suis un sot, parce que j'ai eu confiance en vous. On n'est pas plus charmant! Et mon ami est un fat, parce qu'il ne vous aime pas. On n'est pas plus orgueilleuse!

— Qui vous a dit qu'il ne m'aimait pas, fit Léonide avec inquiétude?

— Lui-même, pauvre petite... Une fois sorti de chez vous, j'ai voulu lui faire accepter cette petite clef qui lui était destinée, mais il l'a refusée, il l'a complètement refusée.

— Vous a-t-il dit pourquoi ?

— Non !

— Où demeure ce monsieur ?

— Ah ! bah ! vous auriez l'intention d'aller chez lui ?

— Pourquoi pas ?

— C'est qu'il ne vous y a pas autorisée.

— Allons donc ! je l'ai reçu chez moi sans le connaître... il n'osera pas me mettre à la porte, je suppose.

— Oh ! certes... un galant homme ne met jamais à la porte une jolie femme.

— Voulez-vous me donner son adresse ?

— Mais comment donc ! je crois que j'ai sa carte sur moi. Et Théodore tira de sa poche un petit portefeuille, il l'ouvrit et, après avoir cherché quelques secondes, il en tira la carte de son ami qu'il donna à Léonide, en lui disant : Vous voyez, chère, que je suis un bon enfant, moi.

— Merci, dit Léonide en la prenant vivement, maintenant partez, car j'ai sommeil.

— Très-bien ! ce qui veut dire que vous n'avez plus besoin de moi. Ah ! petit serpent, digne de celui qui fit manger la première pomme ! N'est-ce pas, que j'ai bien fait de revenir... Et pourtant, si j'étais un homme à abuser de ma position... Ma foi ! encore non, et tout bien considéré, je préfère partir et rester votre ami, plutôt que de demeurer malgré vous et devenir votre ennemi. Au revoir. Puis il se leva.

— Merci, répondit Léonide ; puis elle ajouta avec un charmant sourire : Quand viendrez-vous ? car, au fond, vous savez que je vous aime bien.

— Oui, je sais que je vous amuse... que je vous distrais. Eh ! je viendrai peut-être ce soir.

— A ce soir donc... Ah ! rendez-moi donc ma clef.

— C'est vrai... j'oubliais... j'allais garder la clef d'un paradis, perdu pour moi... C'est égal, dit-il, en la lui rendant, je rougis pour lui quand je pense qu'il l'a refusée... C'est trop fort ! ajouta M. Vérité en sortant, tenez, ma chère enfant, les hommes sont des imbéciles, ils n'aiment pas ce que les femmes leur offrent, ce qu'ils seraient heureux de demander... Allons ! le fruit permis est décidément moins bon que le fruit défendu.

VII

Pendant que Léonide s'endort enfin, enrageant, pleurant et songeant à son nouvel amour, M. Vérité se rend, en flânant, au bureau de son journal pour corriger ses épreuves et faire mettre en mains un nouvel article sur les hommes et les choses d'à présent.

Georges de Liseuil, rentré chez lui accablé de fatigue, se jette tout habillé sur son divan et, sans s'en apercevoir, il s'endort profondément.

Midi venait de sonner, quand sa concierge vint le réveiller tout à coup.

Une lettre très-pressée venait de lui être remise par un commissionnaire pour M. Georges de Liseuil, lettre personnelle et très-pressée, nous l'avons dit. La bonne femme, le voyant profondément endormi, attendit un moment, mais cependant elle se décida, bien malgré elle, à troubler le sommeil de son meilleur, de son plus généreux locataire.

— Monsieur Georges ! monsieur Georges, fit-elle très-haut et en frappant des deux pieds, pour mieux atteindre son but.

— Hein ! qu'y a-t-il ? demanda Georges en ouvrant les yeux... Tiens, c'est vous, mère Herbert. Oh ! je dormais... Pourquoi m'avez-vous réveillé ?

— Monsieur, répondit la bonne femme, c'est une lettre personnelle et très-pressée que l'on vient d'apporter pour vous.

— Y a-t-il une réponse ?

— Ma foi, monsieur, je ne crois pas, car le

commissiounaire est parti immédiatement, en me recommandant de vous la remettre tout de suite.

Georges avait pris le billet; après avoir regardé l'enveloppe, ne reconnaissant pas l'écriture, il ouvrit vivement la lettre et ses yeux se portèrent tout d'abord, comme cela se fait habituellement, à la signature, et la relisant aussitôt, il poussa malgré lui un léger cri de joie, et son visage, assez pâle d'ordinaire, se colora tout à coup de la douce émotion qu'il éprouvait en ce moment. La concierge le regardait avec une mine étonnée, et ayant vu le jeune homme ravi et souriant, elle se dit tout bas :

— Ah ! tant mieux ! c'est une bonne nouvelle; c'est un billet doux, bien sûr; puis en sortant discrètement, elle ajouta : Oh ! ces jeunes gens ! ces jeunes gens, l'amour ! voilà bien leurs seules préoccupations.

Georges, resté seul, s'écria tout a coup dans un grand transport de joie :

— Oh ! c'est trop de bonheur ! après avoir rêvé d'elle. A mon réveil, c'est Berthe... Berthe qui m'écrit. Oh ! non, non, les songes ne sont pas mensonges. Et il parcourut vivement la lettre qu'il tenait entre les mains...

Mais tout à coup son visage, de gai et riant qu'il était, changea affreusement, il devint tout pâle... et, insensiblement ses yeux se remplirent de larmes...

Puis, après avoir relu une seconde fois, il s'écria :

— Non ! Non ! c'est impossible, j'ai mal lu ; mes yeux m'ont trompé, j'ai mal lu.

Puis, quand il eut vivement parcouru la lettre de nouveau, la portière, qui n'était pas sortie tout à fait, par curiosité, se retrouva près de lui tout à coup.

— Mon Dieu ! monsieur Georges, s'écria-

t-elle, qu'avez-vous donc, comme vous êtes pâle ? mais, Dieu me pardonne ! vous allez vous trouver mal ?

— Non ! non ! ce n'est rien, répondit celui-ci en se remettant aussitôt, laissez-moi, mère Hubert, j'ai besoin d'être seul.

La bonne femme sortit cette fois sans répliquer, mais non sans un ardent désir de connaître ce mystère.

— Que peut donc contenir cette lettre ? se dit-elle en rentrant dans sa loge, ce bon M. Georges en paraît bien cruellement affligé ; c'est dommage, un si brave garçon !...

Une fois seul tout à fait, Georges de Liseuil se leva d'un bond du canapé sur lequel il était tombé abattu et presque évanoui. Il relut encore une fois ce fatal billet signé de Berthe, passa vivement un paletot, sans même se donner un coup de brosse, et sortit en courant comme un fou...

Mais quelle peut être cette lettre? va se demander le lecteur surpris.

Question bien naturelle, car elle a produit un bien singulier effet sur notre jeune héros.

Et puis Berthe!... voilà un nouveau personnage que l'auteur ne nous a pas encore fait connaître, et qu'il nous jette à brûle-pourpoint au milieu de l'action qui se déroule sous son imagination, et cela, sans nous crier gare!

Il faudrait voir un peu, pourtant.

Cher lecteur, je comprends vos récriminations, et j'aurai pitié de votre juste curiosité, en vous mettant, autant que possible, au courant de la situation.

Berthe, dont il est parlé ici et plus haut, n'est autre que la fiancée de Georges de Liseuil, le nouveau notaire, celle enfin, vous l'avez compris j'en suis sûr, dont il a été question dans le commencement de ce livre.

Berthe, la fiancée de Georges, est la fille

d'un banquier que l'on dit très-riche sur la place de Paris, et qui a promis cent cinquante mille francs de dot à sa fille.

Cent cinquante mille francs de dot, avec l'amour qu'éprouvait Georges pour celle qu'on lui avait promise, voilà ce que j'appelle, par le temps qui court, un véritable mariage de raison.

Maintenant voici, sans préambule, le contenu de cette lettre fatale :

« Mon cher monsieur Georges,

» Un bien grand malheur vient de nous frapper tout à coup... c'est affreux!... Les journaux vous l'apprendront, car, moi, je n'ai pas le courage de vous l'écrire. Hélas ! mon cher Georges, je ne puis plus être ni à vous ni à personne, je suis maudite désormais, je suis déshonorée et condamnée à finir ma triste vie dans un coin obscur. Ne cherchez plus à me revoir, ce serait inutile.

5.

» Vous êtes jeune, riche, heureux, vous m'oublierez facilement. Quant à moi, je vous promets de vous aimer toujours et de prier Dieu pour vous.

» BERTHE. »

Vous comprenez maintenant, cher lecteur, l'effet produit par ce fatal billet, et pourquoi ce pauvre Georges, après l'avoir lu et relu, est parti si précipitamment.

VIII

UN BANQUEROUTIER

Maintenant, cher lecteur, suivons, si vous le voulez bien, Georges de Liseuil.

A peine sorti de chez lui, il fit signe à un cocher qui passait d'arrêter son affreux véhicule, et montant vivement dedans, il lui cria de toutes les forces de ses poumons :

— Rue de la Madeleine, 10. Marche vivement, il y a cinq francs de pourboire.

— Bien, bourgeois, vous allez voir Télémaque et Calypso comme ça file quand on veut, répondit l'automédon, et sur son siège comme

un roi sur son trône, il lança un vigoureux coup de fouet à ses *rosses*.

Les chevaux partirent au galop... au galop des chevaux de fiacre, bien entendu.

Ce qui est toujours relatif en vitesse.

Arrivé à destination, le cocher, fier comme un paon montrant les plumes de sa queue en éventail, dit d'une voix magistrale :

— Voilà, bourgeois, ça y est !

Notre jeune homme descendit prestement entra, et demanda d'une voix tremblante en s'adressant au concierge, une sorte de valet de bas étage :

— M. Hévrard ?

Pauvre Georges, dans l'instant qui suivit cette question, son cœur eut froid.

Il pressentait que dans la réponse il allait apprendre un grand malheur.

Le concierge le regarda d'abord avec un étonnement bête.

— Monsieur Hévrard, répondit-il.... mais monsieur vous ne savez donc pas...

— Non... je ne sais rien, répondit celui-ci.

— Monsieur Hévrard est parti pour la Belgique... en emportant l'argent de ses malheureux clients... Oh! monsieur, ajouta le concierge, qui jamais aurait dit ça de lui? Il avait l'air d'un si brave, d'un si honnête homme... Et... il était si généreux avec ses concierges.

— Mais sa fille... sa femme?

— Parties aussi.

— Parties aussi, dites-vous, avec lui?

— Ah! dame, monsieur je ne saurais trop vous dire, les uns disent que oui, les autres disent que non, quant à moi je n'en sais rien.

— Ainsi vous ne pouvez pas me donner d'autres renseignements?

— Ma foi de Dieu non, car je ne les ai pas vues partir, ni les autres. Depuis ce matin,

monsieur, j'ai vu plus de cent personnes de toutes sortes qui sont venues me demander M. Hévrard, des riches et des pauvres en jugeant d'après les apparences. Cette fuite précipitée est affreuse, voyez-vous. Elle doit entraîner avec elle de bien tristes catastrophes. J'ai vu de pauvres petits rentiers qui sont accourus en pleurant, ruinés, trompés indignement dans leur confiance et dans leur avoir, et qui ont tout perdu dans ce malheur peut-être irréparable. Oh ! monsieur, ajouta le concierge avec une très-profonde tristesse, ça m'a fait mal à voir à moi, ainsi, jugez !

Georges de Liseuil ne répondit rien, il glissa dix francs dans la main du concierge, sortit et remonta vivement en voiture. Il se fit conduire chez monsieur Vérité, son seul, son véritable ami !

— Dix francs, si tu marches vite, cria-t-il au cocher en entrant dans la voiture.

— Ça va, mon bourgeois, répondit celui-ci. Et les chevaux, excités de la voix et surtout du fouet, brûlèrent le pavé contre leur excellente habitude. On arriva enfin. Monsieur Vérité allait sortir quand on vint lui annoncer la visite inattendue de Georges.

— Comment ! c'est toi, dit-il en allant au devant de son ami ; puis après l'avoir examiné un instant : Eh ! bon Dieu qu'as-tu donc ? tu es pâle comme un grand premier rôle de tragédie...

— Oh ! mon ami, ne ris pas... je t'en conjure, car je suis le plus malheureux des hommes.

— Oh ! continua Théodore, voilà bien les contrastes de la vie humaine : hier tu étais le plus heureux mortel de la création et aujourd'hui...

— Aujourd'hui... mais ne sais-tu pas mieux que les autres qu'il ne faut souvent qu'une minute, un jour pour briser un cœur, pour perdre à jamais toutes ses illusions ?... Oh !

va, mon pauvre Théodore, le bonheur n'est pas de ce monde...

— Mais enfin, dis-moi ce qui t'est arrivé.

— Tiens, répondit Georges en tendant sa lettre à monsieur Vérité, lis ce billet fatal que j'ai reçu ce matin à mon lever. Lui seul est cause du chagrin qui m'accable; lui seul vient de briser en un instant mon bonheur et ma vie tout entière.

Théodore lut la lettre que Georges venait de lui tendre.

— Mais je ne comprends pas bien, dit monsieur Vérité après cette lecture. D'abord qu'est-ce que c'est que Berthe? demanda-t-il à son ami.

— Berthe, continua celui-ci, c'est la fiancée dont je te parlais hier avec tant de transport, celle avec laquelle je voulais passer ma vie... celle que j'aimais enfin de toutes les forces de mon âme.

Et puis le pauvre amoureux, vaincu par la peine qu'il éprouvait, éclatant en sanglots, s'écria tout à coup en se jetant dans les bras de M. Vérité :

— Oh ! mon ami, je suis perdu ! je suis perdu !!!

Et il pleura comme un enfant.

Malgré le scepticisme froid de Théodore, la vue d'un homme, d'un ami pleurant devant lui, le remua. Après avoir calmé de son mieux ce pauvre amoureux désespéré, il lui dit :

— Voyons, voyons, Georges, explique toi enfin, quel est donc ce malheur qui te frappe si cruellement en frappant cette jeune fille, est-il irréparable ?

— Irréparable pour tous les deux, mon ami, son père, riche, considéré, entouré de la plus grande confiance comme banquier...

— Eh bien, son père ?

— Il vient tout à coup de faire banqueroute, et ce matin pour se soustraire aux conséquences d'un pareil désastre, il est parti furtivement pour l'étranger.

— Et sa fille... sa femme?...

— Je ne sais pas ce qu'elles sont devenues.

— Allons, mon ami, du courage, tout n'est peut-être pas désespéré.

— Du courage, du courage, dis-tu, devant un tel malheur, c'est impossible. Ceux qui n'ont pas éprouvé ce que mon pauvre cœur éprouve en ce moment peuvent en avoir, mais moi qui vois m'échapper tout ce qui faisait le rêve de ma vie, qui me vois séparer tout à coup de tout ce que j'aimais au mondē, je ne me sens plus la force d'avoir du courage, mon ami. Puis il exprima par un geste très-énergique qui trahissait une bien noire pensée, le courage du désespoir!!!

Monsieur Vérité fit un mouvement, puis,

redevenant calme tout à coup, il dit à Georges de Liseuil :

— Allons donc, mon ami, vous êtes un enfant. Sachez-le bien, ici-bas la Providence éprouve tous les jours les forts et les faibles, et celui qui ne sait pas résister à ses épreuves est un lâche ou un idiot. Voyons, ne suis-je pas là, moi, en suis-je mort pour avoir été déçu dans tout ce que j'aimais sur la terre ? imitez-moi !

— Tu as raison, répondit Georges avec une certaine résolution, tu as raison !... Ami, nous sommes frères désormais, frères par le malheur.

— Et tu es jeune, toi, continua Théodore, tu peux encore oublier, qui sait ce qui t'attend ? Un rayon divin du soleil de l'espérance éclairera encore la route que tu dois suivre.

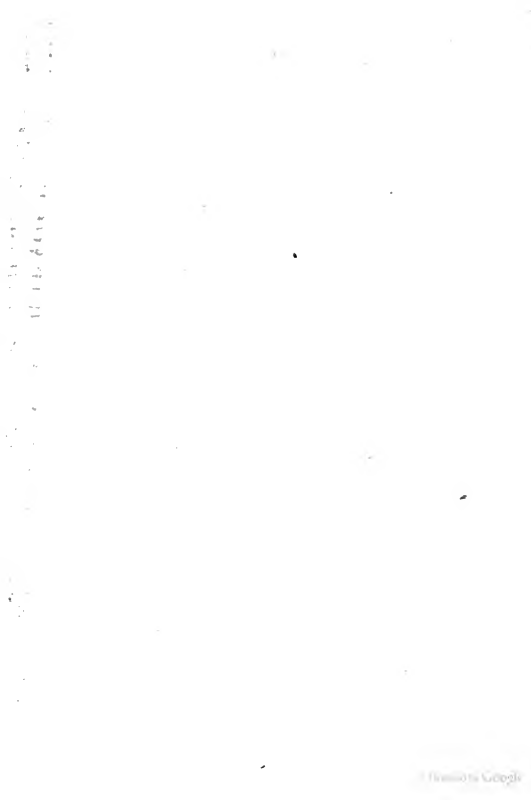
— Oublier ? jamais ! fit Georges avec conviction.

— Alors, fais comme moi, lance-toi à corps perdu dans ce que nous appelons les folies parisiennes. Allons, mon cher Georges, mets ta raison et ton cœur dans un coffre en fer hermétiquement fermé, et surtout aie soin d'en perdre la clef. Comme moi, deviens méchant, frondeur, acerbe, marche hardiment sur les pieds de tout le monde sans dire — excusez ! à personne. Aime toutes les femmes aujourd'hui, méprise-les demain, car ici-bas, vois-tu, tout est mensonge, égoïsme et dérision. Allons, fais comme moi, relève la tête sous le coup qui t'accable, écrase le serpent qui t'a mordu, il en est temps encore, ne laisse pas inoculer dans tes veines son venin dangereux. Écrase sans pitié ce qui a voulu t'écraser. Et puisqu'à chaque pas, à chaque instant, le monde nous blesse dans ce que nous avons de plus cher au monde, eh bien ! vengeons-nous sur le monde, professant ainsi le proverbe de

la sagesse des nations. Puisqu'il y a la moitié du monde qui se rit de l'autre, mettons-nous toujours du côté des rieurs.

Monsieur Vérité, entraîné sur cette pente rapide qui faisait le fond de son esprit, parlait toujours sans voir que Georges ne l'entendait pas.

Sa tête dans ses deux mains, brisé de douleur, il sanglotait à fendre l'âme !



IX

CONVERSATION SECRÈTE.

A peine Georges de Liseuil était-il sorti de chez lui, qu'un coupé s'arrêtait à sa porte, Une jeune femme élégamment vêtue en sortit et alla droit à la loge de madame Hubert.

Elle demanda d'une voix tremblante :

— Monsieur de Liseuil.

— Il vient de sortir, mademoiselle, répondit en souriant la concierge.

— Ah ! et à quelle heure rentrera-t-il ?

— Ma foi, mademoiselle, je l'ignore, il est parti en courant, sans même s'arrêter pour me laisser ses instructions comme il a l'habitude de

le faire tous les matins. C'est peut-être mademoiselle qui lui a écrit cette lettre qui lui a fait tant d'effet.

— Quelle lettre? demanda l'inconnue.

— Mais dame, celle qu'on a apportée vers midi, et qui, après l'avoir transporté de joie, l'a presque rendu fou de désespoir.

La dame fit une petite grimace de dépit, elle se mordit les lèvres jusqu'au sang, puis, tirant une petite carte satinée de sa poche, elle continua en disant à la concierge : ma chère dame, voici ma carte; veuillez, je vous prie, la lui remettre dès qu'il rentrera.

Puis, après avoir glissé une pièce d'or dans la main de madame Hubert, elle remonta dans sa voiture qui partit au galop. Notre inconnue, une fois seule, se dit à elle-même. — De quelle lettre cette brave femme m'a-t-elle voulu parler? — Une lettre de femme, sans doute!... Oh! mon Dieu! s'il en aimait une autre! fit-

elle avec désespoir. Et absorbée dans cette cruelle pensée, elle s'enfonça dans le fond de sa voiture et sembla réfléchir à mille choses qui l'accablaient.

Après une demi-heure de course, la voiture s'arrêta rue de la Chaussée-d'Antin.

Vous avez deviné, cher lecteur, de quelle femme il vient d'être question.

Point n'est besoin de vous dire maintenant que c'était la belle Léonide.

Arrivée chez elle, tourmentée, harcelée par mille pensées diverses, sans même changer de toilette, elle appela sa femme de chambre et se fit servir un déjeuner confortable. Si chez elle l'âme était inquiète, elle n'oubliait pas son corps qui, par cela seul, avait besoin de plus de subsistance. Et, en dépit du dicton qui dit : que l'amour vit d'eau claire, elle mangea, elle mangea beaucoup.

Il pouvait être quatre heures, quand sa sou-

brette vint lui annoncer : M. Théodore La Muraille.

— Faites entrer, s'écria vivement Léonide et comme enchantée de cette visite inattendue pour elle en ce moment.

M. Vérité entra même avant que la soubrette vint le lui dire et comme Louis XIV au parlement, le jour de sa majorité, tout botté et la cravache à la main :

— Ah ! c'est vous, s'écria la jeune actrice en apercevant le journaliste.

— Moi-même, répondit celui-ci en s'allongeant sans façon sur un fauteuil Voltaire, qui semblait pour lui être un trône ou plutôt la chaire d'un grand maître de l'esprit philosophique français.

— Eh ! mon cher ami, dites-moi, quel bon vent vous amène ?

— Qui sait ? l'amour peut-être !

— L'amour ! fit Léonide en reculant involontairement.

- Un moment de silence se fit entre les deux personnages en présence. M. Vérité le rompit, en disant avec un singulier accent :

— Léonide ?

— Théodore ? répondit celle-ci sur le même ton.

— Pensez-vous toujours à Georges ?

— Oh ! plus que jamais. Je ne saurais dire pourquoi ni comment, mais il ne me sort pas de la pensée... Et, telle que vous me voyez, je sors de chez lui.

— Il n'y est pas ?

— Non.

— Il était chez moi.

— Ah !... fit Léonide avec surprise. Alors, vous venez me parler de lui, continua-t-elle avec un empressement mal déguisé, empressement où se mêlaient à la fois la surprise et l'anxiété.

— Oui, répondit nettement M. Vérité. Et pour cela, chère amie, passons, si vous le voulez bien, dans votre boudoir, si ravissant, si coquet... et..., comme j'en ai très-long à vous dire, prévenez votre soubrette intelligente, que vous n'y êtes pour personne, — pour personne, entendez-vous bien ?

— Il sera fait comme vous le désirez, répondit Léonide. Et les ordres furent dictés à la soubrette qui répondit avec un sourire malicieux :

— C'est bien, madame.

Ils passèrent tous les deux dans le petit boudoir aux secrets de la charmante actrice ; et là, seuls, tête à tête, sans nuls autres témoins qu'eux-mêmes, ils commencèrent une longue conversation.

.
.

Conversation qui resta secrète et étroitement intime entre les deux interlocuteurs...

Cinq heures et demie sonnèrent, quand M. Vérité sortait de chez Léonide; après l'avoir saluée courtoisement, il tira un cigare de sa poche, l'alluma avec le sans-façon qui le caractérisait, et se dirigea vivement vers le boulevard des Italiens; il allait vite comme quelqu'un qui est attendu; arrivé chez Tortoni, il s'arrêta devant une table où était assis Georges de Liseuil, qui lisait le *Figaro* en l'attendant, rouge d'impatience. Le pauvre garçon, accablé sous le poids des pensées qui lui tourmentaient le cœur, lisait sans lire, ou, pour mieux dire, sans comprendre. Car il ne pensait guère, hélas ! à ce qu'il avait sous les yeux en ce moment. L'esprit de Rochefort n'était pour lui que de la menue monnaie. Sa pensée était autre part, comme vous devez le supposer.

— Me voilà ! dit Théodore en frappant rudement sur l'épaule de son ami.

— Ah ! enfin, c'est toi, fit celui-ci comme sortant d'un rêve.

— Oui, où allons-nous dîner ? — J'ai une fringale...

— T'es bien heureux, moi, je n'ai guère faim.

— Bah ! l'appétit vient en mangeant. Allons donc, amoureux malheureux ; d'abord, nous allons faire un splendide dîner, où l'on mangera peu, mais en revanche où l'on boira beaucoup ; le vin fait voir tout en rose quand il pétillie dans un verre. Et le verre de vin est l'océan qui noie toutes les peines du cœur. — Quand on ne peut vaincre, il faut tout oublier. Et le champagne aidant, tu oublieras, il le faut ! Je le veux !... Mon cher ami, on ne vit pas avec les morts ; après dîner, nous irons aux Bouffes ; on y donne une pièce insensée ; cela te déridera ; les extrêmes..... Allons, gar-

çon, deux absinthes; elles vont préparer nos voies digestives.

Le garçon servit ce que M. Vérité demandait.

Il prépara les absinthes avec peu d'eau; il avait ses raisons pour agir ainsi.

— A ta santé, à tes nouvelles amours, fit-il, en tendant son verre à Georges qui le prit machinalement et avala presque d'un trait le poison suisse. Puis, M. Vérité continua presque sur le même ton :

— Eh! mon cher ami, que diable, soyons hommes! Il faut s'étourdir. Aux Bouffes, où j'ai mes entrées grandes et petites, nous inviterons quelques dames à souper au café Anglais, et, dans cette élégante taverne de genre, nous passerons la nuit gaîment. Aussi gaîment que possible pour des hommes abattus et meurtris comme nous.

— Je ferai ce que tu voudras, répondit ma-

chinalement Georges en se levant de même. Puis il ajouta : — Où allons-nous ?

— Tout droit devant nous... Tête levée et insolents, parcourons le demi-monde qui doit bien valoir l'autre. Nouveaux Juifs errants, nous ne sommes pas à plaindre, car nous avons plus de cinq sous dans notre poche. — Va-donc, ni l'or ni la terre ne nous feront défaut. Marchons. Et nos deux amis, bras dessus, bras dessous, partirent dîner ensemble, dans ces dispositions de Sardanapales.

X

UN SOUPER AU CAFÉ ANGLAIS

Après un diner confortable et parfaitement entendu, nos deux amis, Georges et Théodore, le teint fleuri, les têtes un peu échauffées, sortirent du restaurant, juste pour aller comme il avait été dit, passer la soirée aux Bouffes. Georges de Liseuil, malgré cette distraction, n'était guère plus gai, il semblait lutter contre une pensée qui l'obsédait malgré lui, le souvenir, l'image de Berthe se représentait sans cesse à ses yeux, malgré son ivresse. Aussi se

dit-il plusieurs fois tout bas à lui même : Al-lons, le vin ne me fera jamais oublier : Oh ! ma chère Berthe, comme je t'aimais !

Puis il demeura le reste de la soirée comme enveloppé dans cette pensée qui toute poignante, toute cruelle qu'elle était pour son cœur blessé, semblait encore lui donner du bonheur.

Monsieur Vérité, le voyant ainsi triste et tout à lui-même, lui dit tout à coup :

— Cher ami, les images noires qui s'amoncel-
lent dans ta tête, l'orage qui gronde en toi vont
se dissiper. Cette nuit je veux que tu laisses
bien loin derrière toi tous ces souvenirs qui
viennent t'obséder inutilement : je vais inviter
ces dames à souper. Oui, je veux que cette nuit
marque dans les annales d'hommes qui se di-
sent des viveurs. Et il sortit, laissant son ami
toujours triste et tout entier livré à lui-même.

Quand Monsieur Vérité fut sorti, il se dit

encore mentalement, tout en regardant sans la voir la grosse farce que l'on jouait devant lui :

— Eh ! quoi en un seul instant un homme peut donc être si malheureux ! Il est donc bien vrai que tous mes rêves sont déçus. Me faudra-t-il donc renoncer à ce bonheur si parfait que je croyais toucher, enfin ! ! . . . Berthe ! Berthe perdue pour moi ! oh ! non, c'est impossible et je ne peux pas m'habituer à cette affreuse pensée. Et puis avec des larmes dans les yeux, avec des sanglots dans la voix, il ajouta plus haut et avec l'accent d'un profond désespoir :

— Je l'aimais tant, mon Dieu ! que vous ne pouvez pas me la ravir ainsi ! ! . . . Cet amour, c'était l'auréole dorée de ma vie. C'était tout mon bonheur ici bas, il faisait tout mon espoir, il emplissait de joie tout mon avenir ! Avec elle, la vie pour moi c'était l'Eden enchanté que Dieu dans sa bonté infinie fit au premier homme. Sans elle, oh ! je le sens,

tout est fini. Berthe loin de moi, c'est le paradis perdu !...

Georges de Liseuil était vraiment accablé sous le poids de ses tristes réflexions, quand monsieur Vérité entra bruyamment en faisant parmi les spectateurs un certain scandale.

Scandale dont il s'occupa fort peu puisqu'en entrant il dit assez haut à son ami pour troubler un moment le jeu des acteurs.

— Eh! mon ami, viens donc; tout cela est détestable à voir et à entendre. Rien ici n'est digne de distraire des hommes comme nous, viens...

Et Georges se laissa emmener comme un enfant docile sans répondre un seul mot.

Ils sortirent, et le calme se rétablit aussitôt. Du reste on était à la fin du spectacle qui se termina à la satisfaction de tous.

Une fois dehors, Monsieur Vérité entraîna Georges au Café Anglais. Ils entrèrent dans un

grand salon qu'ils retinrent pour eux seuls et les dames que monsieur Vérité avait invitées à venir souper, et passer la nuit, bien entendu. Sur ses ordres des garçons empesés et très-cérémonieux dressèrent la table en fer à cheval et mirent les couverts. Monsieur Vérité désigna sa place au beau milieu comme pour présider cette jolie réunion. Des mets de premier choix, des vins des plus grands crûs de la France furent commandés. En stratégien consommé, Théodore était bien préparé et, comme chef de ce combat culinaire, il était à son poste ferme et d'aplomb comme un vieux général, avant une grande bataille.

A une heure du matin, l'ennemi, non, je me trompe, ces dames arrivèrent comme un essaim d'abeilles, pardon je me trompe encore, comme un essaim de guêpes, j'ai voulu dire, toutes habillées, bichonnées et parées comme des reines antiques, le visage affreusement

emplâtré, les cils noircis à faire peur au plus hardi, et les yeux fendus à l'encre de Chine, ce qui leur donnait de loin l'air de magots très-désagréables à voir. Une forte couche de rouge dissimulait parfaitement leurs couleurs naturelles, couleurs pâles comme le fond de leurs cœurs; toutes folles, insouciantes et rieuses comme des corps sans âme, et toutes aussi spirituelles les unes que les autres. — Prenez cela comme vous le voudrez, cher lecteur, je vous jure qu'à elles toutes le bagage n'était pas lourd à porter. Après quelques menus bavardages, on se mit à table. Le souper fut brillant et très-gai. Ces dames mangèrent beaucoup; il y en eut quelques-unes qui burent plus qu'elles ne mangèrent : ceci est tout simplement affaire de tempérament, et surtout d'appétit. Il y a des appétits solides comme il y a des appétits liquides; ceux qui boivent beaucoup mangent peu, il y a com-

pensation. Ainsi est faite l'économie domestique.

Enfin, on en vint au dessert, et du dessert à la conversation, peut-être un peu libre; car toutes les têtes étaient parfaitement échauffées et toutes les coiffures étaient à l'envers. — Dans ce tohu-bohu, Georges, le vin aidant, s'était quelque peu égayé; il riait enfin, et pour le moment il oubliait.

Ces dames, après avoir beaucoup parlé, après avoir dit beaucoup de mal de tout le monde, se turent tout à coup. Il se fit parmi les convives un silence absolu qui dura plus de cinq secondes. M. Vérité le rompit par une bruyante interlocution.

— Eh bien! quoi, personne ne dit plus rien?... Allons, allons, mesdames, ne laissons pas tomber le *diapason*, continuez vos charmants caquets; ils ont fait rire mon ami Georges de Liseuil, c'est tout ce qu'il faut. Puis il

ajouta ironiquement : n'êtes-vous pas là toutes pour nous distraire, pour nous amuser... Allons, amusez-nous, Georges surtout, il en a besoin. Vingt francs à celle qui fera le meilleur mot.

Toutes ces dames éclatèrent de rire en s'écriant ensemble : — Ah ! qu'il est bête, ce monsieur Vérité !

— Vous avez raison, exclama Théodore ; il faut être bien bête ou bien ennuyé pour consentir à passer une nuit en compagnie de femmes comme vous.

— Ah ! firent-elles, quel insolent ! Puis, elles se levèrent toutes comme pour se sauver.

Georges les retint.

— Allons, mesdames, allons, pas de susceptibilité ; nous sommes ici pour rire, rions. Quelles que soient les sottises ou les vérités qu'on se dit, il faut tout prendre pour des compliments. Et pour réparer la boutade de notre

ami Vérité, je paie du champagne, beaucoup de champagne.

— Ah! bravo! Georges de Liseuil, firent-toutes les voix, et vive le champagne!

Georges appela le garçon, donna des ordres en conséquence, et le champagne apporté coula bientôt à flots en ruisselant et pétillant dans les verres.

On but, on chanta, on en vint même à se dire la bonne aventure. M. Vérité se leva tout à coup, en disant à l'une de ces dames, celle que l'on nommait l'Italienne, une sorte de pythonisse qui avait, dit-on, le don divin de lire dans l'avenir, qui avait le terrible secret du spiritisme et de la seconde vue :

— Voyons, toi, la bohémienne qui prédis si bien l'avenir, dis-moi ma bonne aventure.

L'Italienne le fixa un moment, et lui dit d'une voix qui paraissait parfaitement convaincue :

— A vous, que voulez-vous que l'on puisse prédire ? Votre passé, tout le monde le sait aussi bien que moi ; votre présent, il est ici tout entier, ce soir comme demain ; vous traînez, sous des dehors trompeurs de gaieté, votre existence décolorée. Quant à votre avenir, le voici :

— Ah ! oui, voyons mon avenir, fit celui-ci en riant :

— Il est tout entier dans le dernier acte de votre folie continuelle, spadassin dangereux. Vos derniers jours se passeront en regrets.

— Assez ! s'écria Théodore, je connais le reste. Je finirai ma vie dans un couvent ; mais en attendant, versez, mesdames, et à votre santé, — à l'oubli, — au mensonge !

M. Vérité tendit son verre à l'Italienne en riant ; les verres se choquèrent de nouveau. Tout à coup, il se fit un grand trouble dans la société. Une femme encapuchonnée, la tête

couverte d'un voile noir si épais qu'il était impossible de distinguer ses traits, était entrée sans bruit au beau milieu de la joyeuse réunion. Après avoir parlé bas à M. Vérité, elle alla droit à Georges de Liseuil et lui dit en déguisant sa voix naturelle :

— Il faut que je vous parle.

— Parlez, madame, parlez, je vous écoute, répondit celui-ci.

— Mais à vous, à vous seul, répondit l'inconnue.

Georges n'avait plus sa raison ; il était très-intrigué, et cherchait, dans les vapeurs du vin et de la fumée, à reconnaître celle qui lui parlait si mystérieusement. Cela lui fut impossible, tant il était troublé, tant ses souvenirs étaient confus. Il répondit enfin :

— Mais pourtant...

M. Vérité, qui l'observait attentivement, lui dit tout à coup :

— Va donc, enfant, l'amour discret te sourit. Après le prologue, le premier acte; la situation se dessine. Après la bohémienne, la femme voilée. Nous sommes en plein fantastique; il n'y manque absolument que le tonnerre et les éclairs traditionnels. Bravo! l'intrigue paraît intéressante; c'est tout simplement charmant. Oh! tu peux me laisser seul avec ces dames; je suis fort, et je leur tiendrai tête.

L'inconnue ne bougea pas et attendit.

Georges se leva comme malgré lui, et, après quelques secondes d'hésitation, prit le bras qu'on lui tendait et sortit sans dire mot.

Arrivés sur le boulevard, un fiacre de remise les attendait.

L'inconnue lui dit brièvement :

— Montez !

Et, docile comme un enfant, il obéit, monta dans la voiture. La dame voilée s'assit aussitôt

près de lui, et sans échanger une parole; le fiacre partit presque à fond de train. Après une longue course, après bien des détours, il s'arrêta un moment.

La compagne de Georges lui dit :

— Vous êtes un galant homme, et je ne veux pas que vous sachiez demain ce qui vous est arrivé aujourd'hui. Voici un foulard noir, je vais moi-même vous le mettre sur les yeux, afin que vous ne puissiez rien voir. Demain matin, vous me direz si vous avez regret de ce que j'ai exigé de vous.

Georges, fort intrigué, répondit :

— Faites ce que vous voudrez, madame, je me livre à vous.

L'inconnue lui banda les yeux hermétiquement. La voiture continua sa course, qui fut très-longue et aussi silencieuse que les autres; puis, s'arrêtant tout à coup, elle arriva enfin à destination !!!

LA CHAMBRE A COUCHER D'UNE JOLIE FEMME

Le domino saisit la main de Georges et sans lui donner le temps de la réflexion :

— Descendez, lui dit une voix doucement mélodieuse, nous sommes arrivés.

— Où ? pensa Georges.

Mais la curiosité arrêta toute objection sur ses lèvres et il se laissa guider, tout en se disant :

— Suis-je avec le diable, ou dans les mains d'un ange, vais-je m'engloutir dans un enfer...

ou suis-je appelé à savourer les joies du paradis ?

Les premières marches d'un escalier le ramenèrent à la réalité de sa situation, et il hasarda timidement :

— Puis-je retirer mon bandeau ?

— Pas encore, montez vingt marches.

Georges compta mentalement jusqu'à vingt et s'arrêta. A ce moment, une main s'approcha de la sienne; au contact, il comprit que ce n'était plus celle de sa belle mystérieuse.

— Suivez-moi, fit l'inconnue.

Cette voix avait un autre timbre que celle de son domino. Georges allait parler; on l'entraîna presque malgré lui; derrière lui, deux portes se fermèrent successivement, sans qu'il les eût entendu ouvrir.

Après un instant de silence, le bandeau qui couvrait ses yeux tomba, et un cri de surprise

vint mourir sur ses lèvres, il se trouvait en face d'une femme de chambre.

— Où suis-je ? exclama notre héros.

— Chez une jolie femme, fit en riant la soubrette.

— Son nom ?

— Dans un instant *madame* vous le dira elle-même.

La soubrette disparut en souriant.

— Où suis-je ? pensait Georges, revenu d'un premier mouvement de surprise.

D'un coup-d'œil, il inspecta l'appartement et sa curiosité en fut encore plus vivement excitée.

La pièce où il se trouvait était une chambre à coucher. Les murs étaient tendus de satin blanc et capitonnés comme les meubles. Un chiffre, un L., se dessinait en argent sur les fauteuils, les chaises, le divan.

Le lit s'étalait majestueusement drapé ; pour

y atteindre on devait avoir recours à trois petites marches en bois de rose. C'était une manière élégante qu'avait trouvée la déesse du lieu pour élever les adorateurs jusqu'à elle.

Le jeune notaire interrogeait de l'œil chaque meuble comme pour lui demander le nom et la qualité de sa propriétaire.

— Est-ce une femme du monde ? pensait-il ; ou ne suis-je que chez une lorette ?

Mais les meubles sont heureusement d'une discrétion à toute épreuve, et le seul résultat qui surgit de cette situation inattendue, fut, pour Georges, l'oubli momentané de Berthe, sa jolie fiancée.

Tout a une limite, même l'imprévu. Après dix minutes d'anxieuse curiosité, Georges entendit une porte s'ouvrir avec un léger craquement et une femme masquée s'avança jusqu'à lui, la main étendue.

— Qui es-tu ? fit Georges ahuri.

— Que t'importe ? répondit l'inconnue.

— Cependant...

— Je suis une femme qui... t'aime.

— Vraiment ? interrompit le notaire.

Puis, après un dandinement nuancé de fa-
tuité :

— Alors, vous me connaissez ?

— Un peu.

— Eh bien, pourquoi me dérober votre vi-
sage ?

— Pourquoi vous en inquiéter ?

— Mais, cependant...

— Oh ! rassurez-vous, fit l'inconnue d'un
ton câlin, je suis jolie...

— Dites-moi au moins votre nom ?

La dame masquée hésita une seconde, mais
reprenant presque aussitôt :

— Jurez-moi que vous resterez ici, fit-elle,
et mon masque tombe à l'instant.

Un changement subit s'opéra dans l'esprit

de Georges et il s'empessa de répondre en prenant la main de son interlocutrice :

— Non, madame, gardez votre masque. Cette situation me charme par son originalité, restez inconnue pour moi. Je vais éteindre ces lumières pour m'enlever tous les moyens de pouvoir vous reconnaître.

— Vous l'exigez ? minauda la jeune femme.

— Je vous en prie, dit Georges, en lui baisant les deux mains réunies dans les siennes.

— Et vous resterez ?

Georges, pour toute réponse, éteignit vivement les bougies.

.

Le bruit que fit le marteau en sonnant dix heures du matin, réveilla Georges plutôt assoupi sous l'étreinte de la lassitude, que profondément endormi.

Après quelques secondes de ressouvenir, il entrevit son aventure de la veille, et ses re-

gards, guidés par un rayon de soleil filtrant à travers les rideaux, s'arrêtèrent sur le visage d'une femme étendue près de lui. Celle-ci ouvrit immédiatement de grands yeux noirs qu'elle s'efforçait de tenir fermés.

— Léonide ! exclama Georges.

— M'en veux-tu ? lui demanda la belle courtisane en enserrant son cou dans l'étreinte de ses jolis bras.

— Non, soupira le jeune homme, avec un long regard d'amour ; non, répéta-t-il après un baiser, car pour la première fois, il admirait Léonide.

XII

Georges ne sortit qu'à midi de chez Léonide.

Notre jolie actrice, une fois seule, se laissa aller sur son divan, et, la tête dans ses mains, elle resta ainsi près d'une heure.

A quoi réfléchissait-elle ?

Elle aurait été fort embarrassée de se l'expliquer ; mille pensées diverses venaient l'assiéger, mais la principale, celle qui dominait toutes les autres, c'était le souvenir de la nuit qu'elle venait de passer avec notre jeune héros.

Pour la première fois de sa vie elle avait senti son cœur battre avec violence. L'amour qu'elle ressentait pour Georges avait quelque chose de pur et de suave qui l'étonnait.

L'image de son amant la poursuivait partout, sa pensée ne la quittait pas d'un instant, son corps frémissait au souvenir des baisers qu'elle avait reçus et qui brûlaient encore ses lèvres.

— Oh ! que c'est bon d'aimer ! s'écria-t-elle enfin ; puis, se levant d'un bond, rejetant ses cheveux en arrière, elle se prit à rire sans savoir pourquoi. Au rire succédèrent les larmes.

— M'aime-t-il, lui ? pensa-t-elle tout à coup... Oh ! oui, pourquoi ne m'aimerait-il pas ? Ses yeux se portèrent à sa glace et elle se dit à elle-même :

— Il m'aime, car je suis belle ; mais cette femme qui lui a écrit... Cette Berthe qu'il

devait épouser, il ne la reverra jamais ! Oh ! il faudra qu'il l'oublie !... je le veux !

La femme de chambre rentra, et, voyant Léonide ainsi agitée, se figura qu'elle répétait un rôle.

— Madame, votre déjeuner vous attend.

Léonide n'entendait pas, et il fallut que la soubrette lui répâtât cette phrase plusieurs fois.

— Qu'y-a-t-il ? demanda l'actrice surprise... Ah ! oui, je sais... le déjeuner... J'ai faim, et puis je suis gaie aujourd'hui... Quel temps fait-il ?

— Superbe, madame... Dame ! nous sommes aujourd'hui le 22 mars... le premier jour du printemps, le bon Dieu a bien fait les choses.

— Faites atteler ma voiture, commanda l'actrice, et préparez-moi une robe simple.

La couturière vient d'apporter pour vous

de nouveaux dessins, les nouvelles toilettes pour les courses.

— Les courses... je n'irai pas... Pourquoi irais-je aux courses ?

— Madame en a l'habitude cependant...

— C'est possible ! mais je me priverai d'y paraître cette année ; et puis, vous savez qu'à dater de ce jour je n'y suis pour personne, excepté pour M. Georges de Liseuil et Théodore de la Muraille.

— Bien, madame.

— Prévenez aussi mon jardinier que d'ici deux jours, au plus tard, je compte m'installer à la campagne... On étouffe à Paris... j'ai besoin de respirer..

La femme de chambre sortit sans prononcer une parole, mais elle alla vite conter à ses compagnes les singulières idées de Léonide.

— Oui, pensait notre héroïne, je veux aller loin d'ici, quitter cette ville pleine de séductions,

où mes petites camarades chercheraient à me ravir l'amour de mon bien-aimé. Il viendra avec moi, et là, il sera tout à moi; et je l'aimerai tant, qu'il sera bien forcé de m'aimer un peu.

Oh ! jamais la vie ne m'a paru plus belle !

Léonide se mit à table ensuite, s'habilla et monta dans sa voiture, en disant à son cocher de la conduire où il voudrait. Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois; il prit la route du bois... question d'habitude.

Après quinze jours de pluie consécutive, le temps s'était remis complètement. Aussi les équipages étaient nombreux; ils s'étaient tous donné rendez-vous au bois.

Léonide, pensive, avait rejeté sa tête en arrière, et regardait tout le monde sans distinguer personne.

Dans une voiture découverte deux hommes étaient allongés nonchalamment, et tout en

fumant causaient : c'était Théodore de la Muraille et Georges de Liseuil.

— Ami, disait Théodore à son compagnon, tu es moins triste depuis ta fameuse aventure.

— Oui, répondait Georges, il fallait pour me distraire quelque chose de mystérieux, Léonide l'avait bien deviné, et, en bonne comédienne, elle m'a intrigué. J'ai ri et aujourd'hui, je suis désarmé.

— Et tu l'aimes, enfin !

— Peux-tu me faire une pareille question ? tu sais bien que je n'aimerai jamais qu'une seule femme, Berthe.

— Berthe, c'est très-bien, mais il est plus que probable que tu ne reverras jamais cette pauvre jeune fille... il faudra bien te décider à te consoler.

— Je ferai mon possible, mais je doute.

— Bah ! je donne deux mois à Léonide pour te rendre fou d'amour... Ah ! mon cher, tu as

affaire à une maîtresse femme. Elle a deux talismans, qui lui ont ouvert déjà bien des cœurs, la beauté et l'esprit; car, enfin, il faut avouer que Léonide est une bien charmante personne, et surtout si l'amour qu'elle a pour toi est réel, elle est capable de faire des miracles... Oh! que c'est beau d'avoir vingt ans! On croit à tout... même à l'amour!

Et comme Georges riait, Théodore ajouta :

— Ne ris pas, je suis très-sérieux... Marguerite Gauthier...

Mais Georges ne l'écoutait plus, sa pensée était ailleurs...

M. Vérité, qui s'en aperçut, cessa de parler; il considéra son ami quelques instants...

— Allons, pensa-t-il, il est plus malade que je ne le croyais.

XIII

UNE RENCONTRE AU BOIS

Au bout d'une demi-heure de promenade silencieuse, Théodore aperçut le coupé de Léonide. Il fit signe à son cocher d'arrêter, et les deux voitures se trouvèrent vis-à-vis l'une de l'autre.

Cette rencontre dissipa les nuages noirs de notre ami Georges, qui s'écria sans le vouloir :

— Léonide, oh ! tant mieux !

La jolie actrice passa sa tête à travers la

portière, et dit en s'adressant au jeune notaire :

— Bonjour, mon Georges.

— *Son Georges*, s'écria Théodore, tout est pour le mieux. Eh bien, et moi, on ne me regarde plus aujourd'hui?

— Voilà pour vous, répliqua Léonide en lui tendant sa petite main gantée; puis continuant : Où vont ces messieurs? demanda-t-elle.

Nous serions bien embarrassés de vous le dire.

— Oh! si vous étiez bien gentils, minauda la courtisane.

— Que ferions-nous? demanda Georges.

— Vous me mèneriez dîner à la campagne, dans un cabaret champêtre, il fait si beau!

— Nous sommes à vos ordres, jolie Léonide, répondit Théodore; où voulez-vous dîner?

— A Neuilly, il y a là un restaurant où l'on peut se faire servir en plein air.

— Allons à Neuilly, notre voiture suivra la vôtre.

Pendant tout le temps que dura cette petite excursion, Léonide ne cessa pas de regarder Georges.

Que de jolis sourires elle adressa à notre héros, et avec quelle impatience elle attendait que l'on fût arrivé à destination !

Ce ne fut pas long.

Un quart d'heure après, les voitures faisaient halte devant l'auberge du Soleil d'Argent.

Un garçon vint au devant de nos personnages. M. Vérité donna des ordres, et nos jeunes amoureux furent bientôt installés sous une tonnelle à peine verte. Léonide sauta au cou de son amant en lui disant :

— Il y a une heure que ce baiser brûlait mes lèvres.

On dina. Vérité qui jouait le rôle, toujours

ridicule, du troisième personnage, but beaucoup et fit de l'esprit tant qu'il put.

On fut gai autant que possible. Les mets laissaient peut-être à désirer, mais qu'est-ce qu'un bon dîner pour des amoureux qui soupèraient volontiers avec des baisers ?

Il était huit heures quand nos personnages sortirent de l'auberge. M. Vérité remonta seul dans sa voiture, laissant les deux amoureux reprendre ensemble la route de Paris.

XIV

CE QUE PEUVENT DES LARMES DE FEMME

— Pourquoi parais-tu si triste, demanda Léonide à son amant, à quoi penses-tu !

— A rien, répondit machinalement le jeune homme,

— Tu n'es pas franc, continua la courtisane, et je crains de deviner le sujet de cette noire tristesse.

— Je vous jure...

— Pourquoi vous, ce mot froid et glacial ? Oh ! mon bien-aimé, si tu m'aimais, il te serait impossible de me le dire, ce vilain mot. Elle

parut réfléchir quelques secondes, puis, se penchant sur l'épaule de Georges de la façon la plus gracieuse, et prenant un air désolé et inquiet, elle ajouta :

— Tu penses toujours à Berthe?

De Liseuil tressaillit en entendant prononcer ce nom.

— Ah! tu vois, fit Léonide, et ses yeux se remplirent de larmes, et elle ajouta : Pourquoi t'ai-je connu? pourquoi t'ai-je aimé?

— Des regrets? fit le jeune homme en prenant les petites mains de sa maîtresse dans les siennes.

— Oh non! fit celle-ci, mais si tu savais combien je souffre de ta froideur; et elle se mit à sangloter.

L'homme, quel qu'il soit, amoureux ou non, éprouve toujours un certain plaisir à voir une femme pleurer pour lui; son orgueil est flatté, il la plaint d'abord, la console ensuite.

Oh ! larmes de femme, votre puissance sera toujours la même !

Georges prit donc la tête de la jolie actrice dans ses mains, et il sécha les grosses larmes qui tombaient de ses yeux par des baisers multipliés.

La jolie courtisane se consola bien vite ; en amour le rire succède si souvent aux larmes.

— Ah ! si tu voulais, laissa échapper Léonide en soupirant.

— Quoi donc ? fit Georges.

— Mais, non, tu ne voudras pas.

— Qui sait... parle...

— Il faut que tu m'aimes un peu pour m'accorder ce que je vais te demander.

— Voyons... qu'est-ce?...

— Eh bien... Puis s'arrêtant et faisant à Georges une petite moue adorable, elle lui dit : Je n'ose pas.

— Pourquoi ?

— Eh bien, devine?

— Tu veux un bijou?

— Oh non! je n'y pense guère.

— Mais quoi donc alors?

— Eh bien, si tu voulais, tu pourrais faire de moi la plus heureuse des femmes.

— Je ne demande pas mieux.

— Eh bien! il suffirait pour cela de venir passer quelques jours à la campagne.

— Diable! fit le jeune notaire, et les affaires?

— Quelques jours seulement, dit Léonide d'un ton suppliant.

— Mais...

— Ah! je savais bien que tu ne voudrais pas, et elle se mit à sangloter de nouveau.

L'homme est faible, il cède facilement, ce qui veut dire que l'actrice gagna son procès; et le lendemain ils partaient tous deux pour Taverny Saint-Leu où Léonide avait une habitation charmante.

XV

ENCORE MARGUERITE GAUTIER

La nuit étendait son voile sur les champs, les arbres s'assombrissaient à vue d'œil. Le crépuscule abdiquait sa royauté éphémère entre les mains de son puissant successeur la Nuit, et comme pour fêter cet avènement prévu, les étoiles s'enflammaient une à une pour illuminer le ciel.

Les chevaux s'arrêtèrent fumants devant une grille armoriée, Léonide porta à ses lè-

vres un petit sifflet d'argent pendu à sa chaîne; un son aigu se répercuta d'écho en écho jusqu'au fond de la plaine.

A ce signal, deux laquais armés de torches parurent et se placèrent en cariatides vivantes de chaque côté de la grille, qui s'ouvrit immédiatement sur la pression d'un ressort dissimulé dans le mur.

La voiture décrivit un cercle et vint s'arrêter devant un perron monumental.

D'un bond Léonide fut sur la première marche, et, tendant la main à Georges :

— A moi, dit-elle, l'honneur d'être votre guide.

Georges était absorbé. Il gravit lentement les marches du perron en laissant dodeliner nonchalamment sa tête; on traversa le vestibule et, comme pendant le trajet Léonide s'était successivement débarrassée de son manteau, de son chapeau et de ses gants — qu'elle

jetai aux mains de ses laquais — lorsque l'on arriva dans le petit boudoir.

— Ouf! fit-elle en attirant Georges sur le divan, il me tardait d'arriver.

— Pourquoi? risqua Georges pensif.

— Parce qu'il me tardait de t'aimer.

Au mouvement de surprise que laissa échapper le jeune notaire, Léonide leva les yeux sur lui, et, lui prenant les mains, elle continua :

— Oui, il me tardait, non de t'aimer, mais de pouvoir t'aimer. T'aimer pour moi seule, sans interruption, à chaque seconde. T'aimer avec toute ma pensée et toutes mes sensations. A Paris, on n'aime pas comme l'on veut. Sans compter les fâcheux qui vous prennent les meilleurs moments de votre temps, il est encore toute une longue série de petites distractions qui vous captivent malgré vous, et lorsque vous pouvez vous donner à votre passion,

les heures se sont envolées, la journée est usée...

— Il vous reste la nuit, ma chère, soupira de Liseuil.

— Ce mot vaut un baiser, conclut Léonide.

Le baiser se multiplia à l'infini, on s'en rendit autant qu'on s'en était donné ; et lorsque l'on pensa au souper, minuit sonnait à la pendule.

— Diable ! s'écria Léonide, je ne m'étais pas aperçu que la nuit fût venue.

— Le temps passe vite dans l'obscurité.

— Eh ! bien, ajouta la jeune courtisane, je veux vivre toujours dans les ténèbres, — avec toi.

.

Cette grande résolution s'évanouit avec les premiers rayons du lendemain, et la suite prouva à nos deux amants que l'on peut s'ai-

mer autant sous la protection de Phœbus que pendant le règne de Morphée.

Les jours se succédaient, et l'amour de Léonide prenait des proportions de plus en plus étonnantes. Laissant de côté toute la diplomatie féminine, qui se résume dans l'échange de câlineries félines, elle *envahissait* son amant, sans lui laisser le temps de la réflexion, avec tout son attirail de séduction et de charmes.

Georges n'était pas de la pâte dont on fait les Werther. Le prosaïsme de son existence passée avait laissé des traces profondes dans sa nature ; mais Léonide l'entraînait malgré lui ; insensiblement, il s'élevait à la hauteur de la situation, et se laissait devenir un héros sans y faire attention. Les choses allèrent leur train pendant quelques jours ; mais, dès que le jeune notaire put arracher à sa vie de fièvre un instant de retour en lui-même, la pensée de Berthe vint se dresser devant lui, et, comme un

obstacle, l'arrêta dans son existence irréfléchie.

Léonide, en femme intelligente, comprit immédiatement tout ce qui se passait dans le cœur de son amant. Sa résolution fut aussitôt prise; d'ardente qu'elle était jusqu'alors, elle devint affectueuse; sa passion diminua d'un degré, mais son amour prit une nuance plus accusée. Sa conversation n'avait plus des éclats de rire et des phrases passionnées, et prenait maintenant *un ton mineur* entrecoupé de longs soupirs. Il arrivait un moment où, dans le tête à tête, les deux amants restaient de longs instants sans se parler, et comme absorbés dans une méditation profonde.

Georges suivait par la pensée les caprices de son imagination qui le transportait près de sa Berthe tant aimée; il causait avec ses souvenirs, et revoyait tous les jours heureux qu'il avait passés près de sa fiancée; il lui renou-

velait mentalement ses serments d'amour éternel, et il lui arrivait alors de presser tendrement les mains de Léonide sans s'en apercevoir. Celle-ci suivait attentivement les moindres gestes du jeune notaire; son œil — à l'abri de ses longs cils — cherchait à déchiffrer sur son front pensif toutes les pensées qui fermentaient dans le cerveau de Georges, jusqu'à ce qu'une pression de main vint la ramener subitement à la réalité de sa situation.

Alors elle se levait d'un bond et s'enfuyait dans le jardin, dans un bosquet mystérieux, et là, attentive au moindre bruit, elle guettait l'arrivée de Liseuil, qui ne tardait jamais longtemps. Dès que Georges apparaissait à l'entrée du bosquet, la courtisane se composait aussitôt un front rêveur et des yeux humides.

Les choses allaient leur train, les beaux jours s'enfuyaient un à un et ne changeaient rien à la monotonie des amours de Georges et

de Léonide. Il fallait un orage, il ne tarda pas à éclater.

Un soir que Georges était plus absorbé que d'habitude, Léonide quitta vivement la place qu'elle occupait près de lui; elle se mit à piétiner sur le tapis, elle poussait systématiquement chaque meuble en marchant; ses yeux s'inondaient de larmes, et, malgré de violents efforts pour se contraindre, on percevait les sanglots étouffés qu'elle s'efforçait d'emprisonner dans son sein. Enfin, s'arrêtant résolument devant son amant, elle s'essuya vivement les yeux et imposa sa main sur le front de de Liseuil.

— Tu ne m'aimes plus, Georges, fit-elle.

Le notaire la regarda vaguement; elle reprit :

— Non, tu ne m'aimes plus; ton corps seul est ici, ton cœur et ta pensée sont partis depuis longtemps.

— Mais... articula Georges.

— Oh ! n'essaie pas de t'en défendre, tu mentirais. Je ne veux plus te faire violence ; ce séjour que je voulais te rendre agréable est une prison dont tu subis les verroux. Je croyais que mon amour aurait trouvé le chemin de ton cœur, et que tu me l'aurais ouvert de toi-même sans que je sois dans la nécessité d'y pénétrer avec effraction. Georges, pars, brise les chaînes de fleurs qui sont trop faibles pour te retenir, quitte ces lieux que tu hais et laisse-moi à mes regrets.

Georges voulut encore essayer de parler. Léonide lui imposa silence par un baiser.

— Non, mon Georges, mon ami ; je ne veux pas t'entendre me mentir ; ces lèvres, garde-les pures pour une autre plus heureuse, pour moi elles se souilleraient d'imposture. Mais avant qu'elles ne soient plus à moi, laisse-moi les embrasser encore avec tout mon amour. Tiens,

c'est mon âme tout entière qui s'évapore dans cette dernière caresse.

Oh ! que je t'aurais aimé pourtant ! j'avais tout quitté : mes plaisirs d'autrefois, mon existence bruyante, mes folies, mes caprices, ma vie enfin. Je m'étais retirée ici comme dans un refuge, et, nouvelle recluse, je venais y chercher l'oubli de mon passé et l'absolution de mon existence folle. Mon amour pour toi me servait de soutien dans cette voie nouvelle que je voulais parcourir, et qui conduit à une vie honorable et avouable.

Et comme Georges l'enlaçait par la taille et l'attirait vers lui :

— Non, fit-elle vivement en essayant de se dégager, non, tous ces projets d'avenir étaient un rêve irréalisable, je me réveille à temps. Le monde n'a pas de pardon pour certaines fautes ; je suis condamnée au plaisir à perpétuité. Laisse-moi, Georges, demain je reprends

ma livrée des jours d'orgie, et le souvenir des quelques jours que nous venons de passer ensemble sera bientôt effacé de nos mémoires. Tiens, j'étais folle, embrasse-moi une dernière fois, et...

Elle partit d'un éclat de rire nerveux et prolongé...

Georges l'attira sur le divan, et, lui prenant la tête dans ses deux mains, il lui dit, au milieu d'une frénésie de baisers :

— Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !

.
Comme tous les orages, celui-ci se termina par une pluie. Pluie de larmes qui dissipèrent les nuages amassés depuis longtemps. Le lendemain, le soleil reparut chatoyant comme aux beaux jours de leur lune de miel, et ne les priva plus de ses rayons d'amour. Georges aimait éperdûment, et Léonide se demandait tout bas :

— L'aimerais-je, par hasard ?

Dans l'avenir, tout reprit son courant. On mena une existence rapide, débarrassée de préoccupations, on marcha sans regarder en arrière.

Les longues promenades du soir commencèrent avec les nuits embaumées ; on partait pour avoir le prétexte du retour, on sortait pour pouvoir mieux rentrer.

Dans une de ces excursions, Léonide cueillait des fleurs qu'elle réunissait en bouquet, Georges se faisait nommer chaque fleur.

— J'en connais une plus belle que toutes celles-ci, et plus utile, — elle tue.

— Comment, elle tue, et tu l'aimes ?

— Oui, et j'en garde une dans un sachet ; la veux-tu ?

Georges recula instinctivement.

Léonide continua :

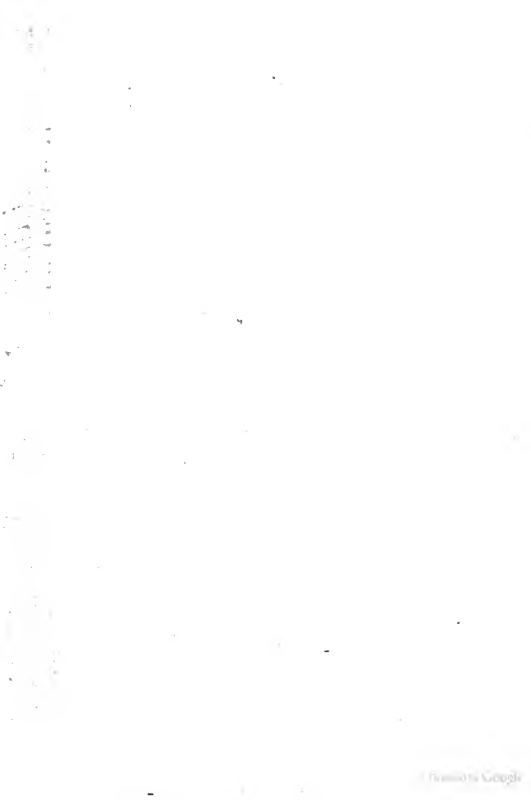
— Oui, je te la donne ; tu la garderas en

souvenir, et le jour où tu m'auras oubliée pour toujours, tu me l'enverras... je comprendrai.

.

On en resta là de cette conversation ; mais le lendemain, Georges acceptait la fleur meurtrière.

La campagne se para de son costume d'été, et nos amants vécurent pendant trois mois au milieu des fleurs ; la nature et leur amour n'eurent plus de nuages, et si parfois une légère ondée changeait l'ordre des choses, la pluie et les larmes se cristallisaient immédiatement en perles sur les fleurs comme sous les cils de Léonide.



XV

Georges se préparait à faire une promenade dans les environs. — Il allait monter à cheval, quand un domestique accourut près de lui :

— Monsieur, cria le valet : une dépêche télégraphique.

— Voyons, fit de Liseuil, en brisant le cachet, et il lut :

— « Je t'attends.... à Paris..., le plus tôt possible.... urgent !

» THÉODORE LA MURAILLE. »

Après la lecture de cette dépêche, Georges demanda :

— A quelle heure part le train pour Paris ?

— A dix heures cinq minutes.

Il regarda l'heure à sa montre... Il ne lui restait plus qu'un quart d'heure.

Il courut au pavillon où se trouvait Léonide, et lui montra la dépêche.

Celle-ci, en la lisant, devint toute pâle... elle eut comme un pressentiment, et se jetant au cou de son amant, elle le supplia de rester près d'elle.

Mais Georges lui fit observer que si son ami le plus intime l'appelait, c'est qu'il avait vraiment besoin de lui; il ne pouvait donc hésiter un instant à se rendre à son appel.

Notre héroïne n'osa pas insister; elle embrassa Georges comme s'il se fût agi pour

lui de faire un grand voyage, et lui fit jurer d'être de retour le soir même.

Après baisers échangés, Georges monta à cheval et se rendit à la gare.

Il n'était que temps, le train allait partir.

Une heure après, Georges était arrivé à destination.

Avez-vous, Parisiens et Parisiennes, quitté Paris, ne fût-ce qu'un mois... vous devez savoir la sensation que l'on éprouve, quand au lieu de champs et de forêts, on retrouve toutes ces maisons blanches et rangées, ces boulevards immenses, ces larges rues uniformes; ce bruit incessant auquel vous n'êtes plus habitué, vous étourdit, ces voitures de toutes sortes qui encombrent la voie, vous effraient, ces passants aussi nombreux que divers, vous étonnent... Georges, déjà habitué au calme de la campagne, était comme grisé

par cet air chaud et malsain que l'on respire seulement à Paris.

Le croirait-on, il ne savait quel chemin prendre... Aussi, il héla une voiture il et se fit conduire chez son ami M. Vérité.

XVI

BERTHE

Midi sonnait quand Georges se fit annoncer chez M. Vérité. Celui-ci, qui l'attendait avec la plus grande impatience, courut au-devant de lui, et, lui pressant la main, lui dit vivement :

— Cher ami, oh ! combien je suis aise de te voir !

— Eh ! bon Dieu qu'y a-t-il de nouveau sous le soleil, demanda le notaire, et pourquoi désires-tu me voir avec tant d'impatience ?

— Je te dirai cela tout à l'heure : assieds-

toi d'abord et déjeunons, car j'en ai long, oh ! très-long à te dire.

Il sonna; un domestique parut aussitôt.

— François, servez-nous un déjeuner froid pour deux, lui dit la Muraille.

Le valet s'inclina, sortit sans répondre et revint presque aussitôt, apportant un déjeuner pour deux sur un grand plateau qu'il déposa sur un guéridon au milieu du salon où nos deux amis étaient assis. Puis, après avoir salué, il sortit sans dire un mot. Pendant ce temps Georges avait remarqué le changement qui s'était opéré dans la maison de M. Vérité; son domestique n'était plus le même, et sa livrée était beaucoup plus sévère ou pour mieux dire beaucoup plus bourgeoise.

Son ameublement artistique et de fantaisie avait fait place à un mobilier riche, de bon goût, mais qui sentait à une lieue le rentier; aussi le notaire exclama-t-il tout à coup :

— Eh ! bon Dieu, cher ami, quel changement chez toi ! je n'y reconnais plus rien de ce que j'y ai vu naguère jusqu'à toi-même, tu as un air grave et réfléchi qui ne te va pas mal, du reste. Tu devrais pour être tout à fait dans le vrai, faire couper tes moustaches et laisser pousser tes favoris, alors la métamorphose serait vraiment complète. Comme le caméléon tu as fais peau neuve ; comment pourras-tu m'expliquer cela en si peu de temps depuis que nous nous sommes vus ?

— C'est justement pour cela que je t'ai fait venir, et si tu veux bien me donner quelques moments d'attention, tu vas savoir pourquoi j'ai complètement changé de manière de vivre.

— Complètement, répondit Georges.

— C'est vrai, je me suis transfiguré.

— Le diable s'est fait ermite.

— Et désormais, sache-le bien, je ne veux

pas que le plus petit reflet de mon existence passée puisse se faire jour dans ma vie nouvelle, car j'ai des devoirs plus sérieux à remplir et ma mission pour l'avenir est sainte et sacrée.

— Cher ami, ne croyant pas aux miracles, tu me vois parfaitement incrédule, fit Georges presque en riant.

Monsieur Vérité continua.

— Mon cher de Liseuil, tu connais mon caractère, tu sais pour ainsi dire ma pensée la plus intime, car je n'ai jamais eu que toi pour ami; tu connais mon passé flétri par toutes les déceptions qui sont venues m'accabler sur la route que j'ai parcourue en ce monde... hélas! toutes mes illusions se sont évanouies une à une, comme les perles d'un riche collier : que la première s'échappe et bientôt les autres s'égrènent sans qu'on puisse les retenir...

Eh ! bien mon ami, depuis un mois seulement, tout cela est loin, bien loin de moi ; désormais ce n'est plus qu'un mauvais rêve de quinze ou vingt ans qui s'est enfui pour ne jamais revenir, oh ! je l'espère fermement...

— Eh ! bon Dieu ! où allons nous ? Vérité qui parle comme un livre, Vérité qui fait de la morale !... mais c'est la fin du monde ! s'écria Georges en buvant un plein verre de vin qu'il s'était versé. Sans faire attention à la réflexion de Georges, Théodore continua sans s'interrompre :

— Tout est maintenant dans le présent et l'avenir : le présent surtout qui d'un mot, dans un jour faste à jamais pour moi, en un instant a changé toute mon existence torturée en une vie de joie, de bonheur ; jusqu'ici je n'ai pas vécu : aujourd'hui, tout a changé de face. Un jour brillant et splendide s'est fait pour moi...

— Vraiment ! fit Georges très-étonné.

— Cher ami, un sentiment tout nouveau est venu tout à coup ranimer mon cœur et lui donner des sensations qu'il n'avait jamais connues jusqu'à présent.

— Ah ! bah ! tu es amoureux ?...

— Oui, mon ami, mais ce nouvel amour n'entraîne pas avec lui toutes les déceptions de mes autres amours : l'amour qui m'anime, en ce moment, est le plus saint et le plus vrai ; il m'impose les plus grands devoirs qu'un homme puisse remplir ici-bas, et ces devoirs, mon cher ami, je suis heureux oh ! bien heureux de pouvoir leur sacrifier ma vie.

— Explique-toi mieux, car j'avoue que je ne te comprends pas...

— Mon ami, je suis père !...

— Pas possible, exclama Georges tout surpris.

— Rien de plus vrai... tu te rappelles que

j'étais marié, je t'ai dit les tristes suites de cette union qui vint se briser avec éclat devant ce duel où le suborneur trouva la mort par ma main... Tu sais aussi qu'après ce scandale affreux, j'abandonnai la malheureuse qui m'avait trahi si lâchement. Depuis ce moment je n'entendais jamais plus parler d'elle, lorsqu'il y a un mois à peine, je reçus une lettre. Tiens, la voici, et tirant de son portefeuille un billet bordé de noir, il le montra à Georges. Cette lettre, mon ami, vint tout à coup jeter un bien doux trouble dans mon esprit. Elle était de celle que je croyais morte depuis longtemps.

— Ah ! vraiment dit Georges. Et elle te demande un rapprochement, et tu as pardonné à l'adultère?...

— Non, non ami, tiens, voici le contenu de cette lettre; écoute et juge de ce que j'ai dû éprouver en la recevant; juge aussi

de ce que je dois éprouver encore en songeant à ce qui m'est dévolu désormais. Et déployant la lettre qu'il tenait il la lut :

«Monsieur.

» C'est sous l'œil de Dieu et prête à paraître
» devant lui que je vous écris ces lignes :

» Séparée de vous par une faute dont je
» me suis repentie depuis; vivant loin de
» vous, je ne vous perdis jamais de vue,
» parce que j'avais un grand secret à vous
» confier un jour... Et ce jour que j'attendais
» depuis longtemps est enfin arrivé... car
» je me sens mourir... c'est à peine si
» j'aurai le temps de finir cette lettre qui
» doit tout vous apprendre... Le moment est
» suprême... et vous croirez ce que je vais
» vous dire, car devant la mort on ne ment
» pas... Et comme au prêtre qui va me don-
» ner l'absolution de toutes mes fautes en ce

» monde, c'est à vous, monsieur, que je fais
» aujourd'hui ma dernière confession.

» Monsieur, lorsque j'eus le malheur... la
» faiblesse de succomber, j'allais être mère...
» Et le fruit que je sentais vivre déjà dans
» mon sein était de vous... de vous! je vous
» le jure sur le Christ et son divin Évan-
» gile.... Oh!... mes yeux se troublent et
» ma main tremble... je sens que je n'ai
» plus la force de continuer la dernière tâche
» que je me suis imposée... pourtant il le
» faut.... Six mois après notre séparation je
» mis au monde une fille... une fille qui,
» belle comme un ange du ciel, vous ressem-
» ble à ne pas s'y tromper... cette enfant que
» j'ai élevée secrètement jusqu'à l'âge de dix-
» huit ans et que je vais perdre à jamais au-
» jourd'hui est à vous... bien à vous, mon-
» sieur, je vous le jure encore une fois à
» mon lit de mort... Demain elle sera seule au

» monde, ma mort que je sens approcher, va
» en faire demain une orpheline abandonnée
» à elle-même ici-bas à dix-huit ans ! Oh ! cette
» affreuse idée empoisonne mes derniers ins-
» tants.... Et je viens, mon ami, vous prier,
» vous supplier les mains jointes, de veiller
» sur elle désormais comme un père veille
» sur son enfant... Elle est à vous, bien à
» vous, aimez-la, mon ami, comme je l'ai
» aimée moi-même.... Vous remplirez, j'en
» suis sûre, les devoirs sacrés que Dieu vous
» impose en ce moment..... Je vous la confie
» et vais mourir heureuse parce que au fond,
» je connais votre cœur et votre générosité...
» Adieu., mon ami, adieu pour toujours ici-
» bas... nous nous reverrons dans un monde
» meilleur et j'en suis sûre, vous m'aurez
» pardonné... Quant à moi... je sens que
» tout est fini... je sens que je vais mourir...
» je sens que je meurs..... Et quoique bien

» coupable envers vous, je n'ai jamais cessé
 » de vous aimer.

» ANTONIA. »

A la fin de cette lecture, la voix de Théodore de la Muraille tremblait, deux grosses larmes, retenues longtemps, tombèrent, brûlantes, sur ses joues... il ne songea pas à les essuyer.

— Comprends-tu maintenant, continua Vérité, comprends-tu, mon cher Georges, ce qui a dû se passer en moi à la lecture de cette lettre suprême écrite à la mort de cette nouvelle Madeleine repentie... Oh ! mon ami, je sentis mon cœur battre d'une étrange façon ; j'éprouvai des sensations jusqu'alors inconnues pour moi.... un secret sentiment d'orgueil et de bonheur me disait que j'étais père. Et ma fille était un ange que je devais aimer jusqu'à mon dernier soupir...

— En effet, mon ami, tu dus être bien heureux !...

— Oui, car tu comprends, je n'étais plus seul désormais sur cette misérable terre que je voyais naguère si désolée et si aride...

Je n'étais plus seul parmi ces hommes que je voyais tous mauvais ; je n'étais plus seul dans ce monde plein de dupes et de dupeurs se trompant, se mordant, se déchirant à qui mieux mieux...

Une lettre jointe à celle d'Antonia, écrite de la main de mon enfant, me disait où je la trouverais — Oh ! mon ami, j'y courus sans perdre une minute... Et là, je trouvai dans le deuil et dans les larmes la jeune fille que la morte m'avait léguée, car Antonia était morte !!!... morte depuis trois jours déjà !... Juge de ma surprise, de mon étonnement et de mon bonheur, continua Vérité avec une sorte d'enthousiasme, cette jeune fille, cet ange béni qui

venait de m'échoir en partage, c'était... devine ?...

— Et comment diable veux-tu que je devine ? dit Georges.

— C'était Berthe, mon ami, c'était Berthe que tu adores... ta fiancée enfin ! oh ! Comme sont quelquefois bizarres les caprices de la destinée ici-bas ! Et comme la Providence se plaît quelquefois à nous rendre bien heureux !

— En effet, répondit froidement Georges.

Vérité qui remarqua cette froideur, reprit aussitôt : Oh ! mon ami, comme tu sembles accueillir cette nouvelle avec indifférence !... lorsque moi je me sentais si heureux de savoir que tu aimais ma fille, qu'elle était ta fiancée ! lorsque, ivre de joie, fou de bonheur, j'entre-voyais pour elle et pour toi tout un avenir de bonheur et de félicité !

— Sans doute, mon ami, répondit Georges avec embarras, mais tu le sais toi-même, le

cœur de l'homme est si capricieux ! Depuis que Berthe avait disparu sans que je pusse la retrouver, fatigué des obstacles que j'ai rencontrés depuis notre séparation, le trouble s'est fait dans mon cœur.

— Le trouble !... que me dis-tu là ? fit Vérité en se levant. — Georges continua d'une voix nette et très-accentuée :

— Un nouvel amour a remplacé dans mon cœur celui de Berthe déjà éteint.

— Un nouvel amour ! s'écria Vérité. Allons donc ! ton cœur te trompe et veut te donner le change... Est-ce que cela est possible ? est-ce que cela est admissible ? Et qui donc, grand Dieu ! pourrait remplacer dans ta pensée un ange de grâce et de candeur comme Berthe ?

— Mon cher Vérité ! c'est... c'est Léonide ! !...

— Léonide ! exclama tout à coup Théodore.

— Oui ! Léonide ! continua Georges avec

feu, Léonide que j'aime comme un fou !...
Léonide que j'adore comme un insensé !...

De la Muraille partit d'un grand éclat de rire.

— Oh ! oh ! oh !... Léonide ! une créature perdue, flétrie, qui, née dans le vice le plus hideux, mourra dans le vice... Mais, mon cher ami, tu n'y songes pas... ta folle passion t'égare...

— Mon ami, je l'aime !...

— C'est impossible... tu le crois, oui, ton cœur t'abuse en ce moment : interroge seulement ta raison, elle te répondra que tu ne peux aimer... aimer sincèrement un être dégradé qui passe ses jours à tromper, à jouer affreusement avec ce que Dieu fit de plus grand et de plus sacré au monde. Eh quoi ! tu irais, pour une folle passion d'un jour, sacrifier à jamais tous les trésors de la jeunesse et de la vertu ; pour une femme, pour une cour-

tisane qui ne peut attendre de toi, de ton amour que l'argent qu'elle convoite pour satisfaire un luxe effréné, et des caprices incessants!... Mon ami, mon cher Georges, je te pardonne une folle pensée de jeunesse... tes sens allumés par de fausses sensations vont se rafraîchir à une source pure... regarde devant toi et tu verras l'abîme ouvert sous tes pieds.

— Mon ami! je l'aime! j'en suis fou! répondit Georges avec conviction.

— Oh! bien fou! en effet, repartit Théodore. Ainsi un trésor inappréciable est dans tes mains et tu le jettes étourdiment loin de toi... un chemin de roses est là, devant toi, et tu vas tomber dans la fange sordide d'un affreux égout... Insensé! où te conduira ta fatale passion? Eh quoi! toi, un homme raisonnable, pour des baisers menteurs tu refuses ceux d'une femme candide et pure? Mais c'est folie! Écoute-moi, Georges, je t'en supplie,

chasse de ton cœur cette affreuse aberration des jouissances factices et mensongères. Reviens à tes premiers sentiments qui sont les seuls vrais, les seuls durables. Ici le bonheur constant avec ses doux entourages, la famille qui t'aimera, qui t'honorera, qui te respectera, la famille qui seule peut attacher sérieusement un homme de cœur à la vie. Là-bas, l'erreur, le mensonge, la fausseté et l'astuce avec son hideux cortège et au bout de la route rien ! plus rien que la plus affreuse déception !...

Georges de Liseuil, à moitié persuadé, mais non vaincu, toujours sous l'impression qu'il éprouvait pour Léonide, répondit faiblement :

— Tout ce que tu me dis là est vrai, je le reconnais... mais mon ami, si tu savais comme je l'aime, cette fille d'Ève qui m'a volé mon cœur en me ravissant jusqu'à la pensée de Berthe que j'ai tant aimée !...

— Et que tu aimes toujours, répartit Théodore... Il allait continuer, quand son valet entra et dit à Vérité : Monsieur, mademoiselle vient de rentrer, elle demande si elle peut venir vous embrasser.

— Oui, oui, répondit vivement Théodore, qu'elle vienne, cette chère enfant.

Georges se leva tout à coup et fit un mouvement comme pour sortir ; Théodore l'arrêta et lui dit brièvement :

— Reste ; il le faut, je le veux.

De Liseuil obéit presque malgré lui.

Le domestique sortit. Un moment de silence se fit entre les deux amis ; Georges tremblait... Théodore était calme et impassible.

En cet instant, une jeune fille entra. Sa présence fit éprouver à Georges une commotion électrique.

— Berthe ! c'est elle ! c'est Berthe !...

Et malgré lui il s'élança vers la jeune fille.

Berthe, de son côté, saisie de cette rencontre si inattendue, ne put dire qu'un mot :

— Georges !...

Théodore, profitant du moment, en homme de tact qui connaît les hommes et surtout le cœur humain, sortit discrètement, laissant seuls les deux fiancés.

Une pensée subite lui était venue, comme une lueur inespérée; pendant que sous le coup d'un rapprochement subit, d'une rencontre si imprévue, nos deux fiancés allaient revenir à leur premier rêve de bonheur, M. Vérité courut chez Léonide, et si le lecteur le veut bien, nous l'y suivrons. .



XI

Après une course rapide, Théodore, poursuivant son but, arriva chez Léonide et tomba chez elle comme une bombe sans crier gare... L'actrice était seule, pensive et rêveuse. En voyant entrer Vérité si brusquement, elle fit un bond en arrière. Elle attendait Georges, et grande fut sa surprise en voyant à sa place de La Muraille. Elle se remit pourtant, et dit d'un ton qu'elle cherchait à rendre indifférent :

— Tiens, c'est vous, Vérité, quel bon vent vous amène chez moi aujourd'hui ?

— Je viens causer avec vous un moment, chère amie, et ce que j'ai à vous dire... est très-sérieux !...

— Sérieux, vous, allons donc ! vous plaisantez...

— Pas aujourd'hui, je vous le jure, ma mignonne...

— Parlez donc, mon cher, je vous écoute, dit Léonide, en affectant un air d'indifférence, bien décidée à ne rien livrer de sa pensée secrète à son interlocuteur.

Après un petit silence qui donna lieu à un moment de réflexions différentes pour nos deux personnages, Vérité attaqua, sans détour, le sujet de sa visite.

— Je quitte Georges de Liseuil !...

— Ah ! fit Léonide avec la plus parfaite indifférence.

Et pourtant son cœur battait avec une violence extrême, mais les femmes ont une se-

conde nature que nul ne peut deviner, même les plus perspicaces.

Vérité s'aperçut de cette tactique féminine, mais, fort de lui même, il continua. Georges m'envoie vers vous...

— Pourquoi ? interrompit vivement la jeune femme, en fixant Théodore de manière à le déconcerter un peu.

— Il se remit aussitôt et reprit avec un faux semblant d'hésitation : Faut-il vous le dire ?

— Sans doute, repartit Léonide, il n'est rien venant de Georges que vous ne puissiez m'apprendre...

— Ce que j'ai à vous dire, chère amie, est très-délicat, pourtant ce n'est pas impossible. Une question avant tout : Est-ce que vous aimez véritablement Georges ?

— Cela ne regarde absolument que moi, répondit sèchement Léonide et je ne dois

compte qu'à moi seule des sentiments que j'éprouve pour M. de Liseuil.

— Très-bien ! aussi je n'insiste pas là-dessus, mais êtes-vous bien sûre que lui vous aime comme vous le croyez ou plutôt comme votre amour-propre vous le fait croire... vous le savez, les hommes sont volages...

— Que voulez-vous dire ? fit Léonide en se levant.

— Eh ? mon Dieu ! est-on toujours bien sûr de son cœur et vous même, Léonide, ne vous trompez-vous pas sur le véritable sens de la liaison qui vous unit en ce moment à Georges ? Jeune, jolie, brillante de luxe et entourée d'hommages comme vous l'êtes tous les jours, vivant dans un milieu où tout est fêtes et plaisirs, vous croyez-vous assez forte de votre nouvel amour pour renoncer tout à coup à ce besoin incessant d'adulations, de dentelles et de bouquets ? Et songez-y : où va

vous mener cet amour ?... Vous, reine, du monde où vous vivez, il va vous reléguer dans la froide Étude d'un notaire de campagne, recluse dans un appartement sévèrement meublé et d'où vous ne sortirez désormais que pour aller à l'église ou chez une voisine maussade et ennuyeuse. Voyons, Léonide, êtes-vous bien sûre de pouvoir jamais vous habituer à cette nouvelle existence que vous vous préparez, que Georges va vous faire ?... Lui-même a pensé au cruel sacrifice qu'il va vous imposer, et voilà pourquoi il m'envoie vers vous aujourd'hui.

— Monsieur, interrompit vivement Léonide, je ne comprends pas, je ne veux pas comprendre le sens de vos paroles. J'aime Georges sincèrement pour moi-même et pour lui-même, Georges m'aime aussi, j'en suis persuadée, et tant qu'il ne viendra pas me dire en personne, tout est rompu entre nous, je

n'accepterai pas d'un tiers, même d'un tiers envoyé par lui, des propositions telles que celles que je viens d'entendre.

— Eh ! chère amie, je vais m'expliquer plus nettement avec vous, continua Vérité sur ce ton mordant et acerbe qui lui était particulier. Je veux vous dire une bonne fois toute ma pensée sur ces passions de contrebande que vous osez baptiser du nom sacré d'amour... De l'amour chez vous !... ah ! ah ! comment votre cœur flétri a-t-il jamais osé songer à se relever de la fange où vous l'avez traîné, pour le replacer, dites vous, dans ce milieu divin !... mais, malheureuse, pensez donc à votre passé tout sali d'iniquités. Comment pouvez-vous rêver jamais de rester au bras d'un homme qui rougira du regard indiscret de ce monsieur qui passe près de vous en souriant... Songez y pour tous les deux : c'est un enfer anticipé que vous vous préparez...

— Allons donc ! répartit Léonide, l'amour purifie tout ! sachez le bien !... Et si aujourd'hui, rachetant ma conduite passée par une vie exemplaire et désormais exempte de tout reproche, je deviens bonne, aimante et dévouée à celui qui sera venu me tirer de l'abîme où je suis tombée, croyez-vous donc qu'il n'y ait pas de miséricorde et d'absolution pour moi ?... Et que la Léonide d'hier ne puisse pas faire demain ce que fait la meilleure et la plus vertueuse mère de famille ?...

— Erreur, chère amie, car il y a chez vous un stigmaté que vous n'effacerez jamais de votre front !... ajouta brutalement Vérité. Je viens vous dire de sa part qu'il ne faut plus penser à Georges, et que ce qui a existé entre vous et lui ne fut que le rêve d'un moment et que ce rêve, si beau qu'il fût, s'est envolé en fumée comme les mille caprices que vous avez eus et que vous aurez encore demain.

Léonide se leva pâle de colère : — Théodore, lui dit-elle, d'une voix brève, vous êtes un méchant homme, vous avez toujours été cruel envers nous, votre esprit est tranchant et acerbe comme un trait empoisonné, vous êtes une affreuse nature; vous n'avez jamais eu le mot pardon à la bouche et votre cœur est entouré d'une triple cuirasse de fer... sortez ! sortez d'ici, je ne veux plus rien entendre de vous !

— Je n'ai pas fini pourtant, continua froidement Vérité : Georges gardera toujours un bon souvenir de vous, il ne veut pas vous abandonner ainsi, sans vous en laisser une preuve qui, demain, j'en suis sûr, ne manquera pas de vous consoler de ce qui vous arrive aujourd'hui. Tenez, prenez ce portefeuille. Et le tirant de sa poche, il le lui tendit en ajoutant : — Il contient ce que vous pouviez attendre du résultat de cette passion d'un mo-

ment qui est venue faire diversion à vos caprices... amour d'un jour que vous oublierez bien vite demain dans les bras d'un autre Arthur !!!

Sans dire un mot, Léonide repoussa dédaigneusement le portefeuille que Vérité lui tendait.

De la Muraille continua : — Vous refusez ? allons donc ! vous avez tort, ma chère, il y a là-dedans dix beaux billets de mille francs et de la banque de France... Et croyez-moi, acceptez-les... on ne trouve pas tous les jours dix mille francs aussi gracieusement offerts que ceux-ci...

— Eh ! bien ! je les refuse, répondit fièrement Léonide, et si c'est Georges qui vous envoie me faire cette insulte, vous pouvez lui dire de ma part que c'est un lâche et un misérable, je l'aimais pour lui-même et non pour son argent !... Je suis plus riche que lui.

Oh ! c'est affreux, c'est indigne d'agir ainsi avec moi !...

Et Léonide, se laissant tomber dans un fauteuil, se mit à sangloter...

Théodore de la Muraille se dit à lui-même :
Allons, allons, les larmes sont venues, la partie est gagnée ! le dépit et l'orgueil s'en mêleront !
Demain elle aura tout oublié !... Et sans attendre plus longtemps, sans s'occuper autrement du désespoir de la jeune femme, il disparut, laissant sur la cheminée le portefeuille qui contenait les dix mille francs.

XVIII

INGRATITUDE

Lorsque Vérité fut parti, Léonide, restée seule, s'abandonna tout entière à son désespoir; les nombreuses larmes qui coulaient de ses yeux brûlaient son cœur, puis tout à coup, prise d'une subite résolution : — Non ! non ! il n'en sera pas ainsi, s'écria-t-elle, Georges ne peut pas me quitter, il m'aime encore et je le reverrai, je lui parlerai, il verra mon chagrin, il aura pitié de celle qui lui a tout sacrifié.

.

Haletante, elle s'habilla à la hâte et sortit. Deux heures après elle était chez Georges.

— M. de Liseuil, demanda Léonide.

— Il est sorti, madame, répondit la mère Hubert.

— C'est bien, j'attendrai.

— Oh ! madame, c'est inutile, monsieur ne doit pas rentrer aujourd'hui, il a dit en partant de ne pas l'attendre de trois ou quatre jours.

— C'est bien, fit Léonide.

Et elle sortit le désespoir au cœur. Ce qui se passait en elle était étrange, cette rupture violente avait révolté cette nature frivole. Elle aimait vraiment Georges et elle ne voulait pas que cet amour, ce dernier lien d'une sublime espérance, lui échappât. Elle se rendit immédiatement chez elle, à Paris, et s'y installa après avoir donné l'ordre de dire à tout le monde qu'elle était toujours absente, et là,

pendant cinq jours, elle attendit. Une secrète espérance la faisait croire au retour de son amant, mais rien ! Personne ne vint troubler sa solitude. Chaque jour elle envoyait chez Georges, constamment la même réponse, il était absent. Quatre longues journées se passèrent ainsi. — Enfin, elle retourna elle-même chez Georges : personne encore, il n'était pas rentré. Irritée de tant d'obstacles, mais non vaincue, elle fit mille démarches inutiles pour le retrouver ; un mois se passa ainsi, sans nouvelles. Alors accablée, la pauvre fille tomba malade, le délire la prit un moment, délire cruel où chaque mot était Georges, Georges, je veux le revoir... Enfin, redevenue plus calme, la fièvre disparut tout à fait, et toujours obsédée par cette pensée tenace qui ne la quittait pas, sa première visite fut pour Georges ; mais elle ne trouva personne encore, seulement un nouveau valet qui lui dit : « Madame,

M. Georges de Liseuil n'est plus visible ici, il est à la campagne jusqu'à son mariage qui doit être célébré bientôt, il m'a chargé de dire à tous ses visiteurs, quel que soit le motif qui les amène ici, qu'on veuille bien lui écrire, je suis chargé de lui faire parvenir ses lettres...

Léonide, désespérée, sortit sans répondre un mot; rentrée chez elle, elle écrivit quelques lignes qu'elle envoya porter aussitôt chez Georges :

« MONSIEUR,

» Puisque tout est désormais fini entre nous.
» puisqu'il m'est impossible de vous revoir,
» je veux être forte et tâcher de vous oublier.
» Vous avez brisé mon cœur, vous avez détruit
» ma dernière illusion, adieu, je ne vous re-
» verrai jamais; seulement, veuillez m'envoyer

» la petite fleur que je vous ai donnée, si tou-
» tefois vous l'avez conservée ; c'est le seul sou-
» venir que j'espère garder de notre amour...
» Adieu, je vous pardonne tout le mal que
» vous m'avez fait.

» LÉONIDE. »

Trois jours après l'envoi de ce billet, Léonide reçut un pli cacheté dans lequel se trouvait la fleur demandée, et pas un mot n'accompagnait cet envoi ; cette façon d'agir envers elle lui fit froid au cœur, l'ingratitude de Georges n'avait pas de nom. — Oh ! s'écria-t-elle, que les hommes sont lâches, et comme ils méritent souvent le mal qu'on leur fait ! — Oh ! je me vengerai. — Puis se reprenant : A quoi bon ? dit-elle. Oh ! mon Dieu, comme je suis bien punie. Allons, il le faut, il le faut, tâchons de l'oublier, tâchons de prendre une ferme résolution...



XIX

Lorsque Théodore eut laissés seuls Georges de Liseuil et Berthe pour aller chez Léonide, voici ce qui s'était passé entre les deux fiancés : Georges, devant l'objet de son premier amour, avait senti tout à coup son cœur revenir à ses premiers sentiments. Après six mois, il retrouvait cette jolie jeune fille à laquelle il avait donné son cœur ; sa candeur, ce doux parfum de la virginité l'enivra tout à coup. Et Léonide fut bien vite oubliée, car, après un instant d'admiration devant tant de trésors pour l'a-

venir, il s'était jeté à genoux, en s'écriant avec passion :

— Quoi, Berthe, c'est vous ! vous que je revois, quand je vous croyais à jamais perdue pour moi ; oh ! si vous saviez comme votre absence m'a cruellement fait souffrir ! mais grâce au ciel nous voilà réunis pour ne plus nous quitter jamais ! Et de nouvelles protestations, de nouveaux serments de part et d'autres cimentèrent leur prochaine union. Lorsque Vérité rentra, il vit dans les yeux du jeune homme que l'amour était revenu, et son visage s'illumina d'une joie qui fit de lui un tout autre homme. On s'occupa dès le lendemain des préparatifs de ce mariage qui devait à jamais les rendre heureux tous trois.

Théodore de la Muraille ne quitta pas Georges qui, revenu tout entier à ses premiers sentiments, adorait Berthe et ne songeait que rarement à Léonide qu'il avait aimée un moment, de

ce faux amour qui ressemble tant au vrai, qui éblouit quelquefois, mais qui passe comme le vent d'une bourrasque en emportant avec lui jusqu'au souvenir. Quel est l'homme qui n'a pas un de ces souvenirs lointains dans sa vie ?

Léonide lui était apparue un moment comme une fée enchanteresse et le charme disparu, il ne restait rien, plus rien.

Berthe, au contraire, qu'il avait véritablement aimée, Berthe qu'il aimait de plus en plus tous les jours, absorbait son temps, toute sa pensée. Quant à M. Vérité, radieux, fier de sa nouvelle position sociale, il n'était plus le même homme, il était père, car il allait marier sa fille. Une riche et splendide corbeille attendait le jour tant désiré pour parer et rehausser l'éclat et la beauté de la jeune fiancée.

Dix jours encore, et le rêve de Théodore de la Muraille allait se changer en réalité. Une nou-

velle existence allait enfin s'ouvrir devant lui, d'autres devoirs lui étaient imposés. Sa vie désormais n'était plus pour lui une chose.

Georges, tout entier à sa fiancée, à son bonheur, ne rêvait et n'attendait que le jour tant désiré qui devait l'unir à elle pour toujours.

Lorsqu'un matin son domestique lui apporta une lettre bordée et cachetée de noir, elle était ainsi conçue :

« Puisque tout espoir de vous revoir jamais
» m'est ravi, je sens que je ne puis vivre plus
» longtemps, quand vous recevrez cette lettre
» je serai MORTE!... Cette petite fleur que je
» vous avais donnée était empoisonnée, et
» c'est avec elle, en pensant à vous, que je vais
» me donner la mort.

» LÉONIDE. »

Georges, à la réception de cette lettre, tressaillit des pieds à la tête ; la veille de son ma-

riage, une pareille catastrophe semblait être pour lui un présage de malheur, et puis lorsqu'il réfléchissait à sa façon d'agir avec sa maîtresse, il sentait combien il était coupable aussi; sans rien dire il courut chez Léonide, et, tout tremblant, monta. Il sonna, pas de réponse, un frisson passa dans tout son corps, il sonna une seconde fois, même silence; alors il descendit chez la concierge et demanda d'une voix tremblante mademoiselle Léonide.

— Mademoiselle Léonide, monsieur, répondit la portière, elle a quitté Paris, elle est allée faire un voyage en Égypte, je crois.

— Et elle ne vous a rien dit pour moi?

— Non.

Georges, surpris, tomba comme des nues et disparut sans dire un mot de plus. Il rentra chez lui; une seconde lettre l'attendait, il l'ouvrit immédiatement et lut :

« Mon cher Georges,

» Je n'ai pas eu le courage de me donner la mort... On est venu me proposer aujourd'hui même de partir bien loin, j'ai accepté avec reconnaissance le salut que la Providence venait m'offrir. Je vous ai bien aimé, je vous aime encore, mais j'ai compris que je n'avais pas le droit d'exiger de vous un amour éternel dont je ne suis pas digne.

» Adieu, soyez heureux, quant à moi le rêve de ma vie est à jamais brisé.

» Je ne veux plus avoir désormais qu'une seule passion, le théâtre.

» Un dernier baiser et adieu pour jamais.

» LÉONIDE. »

Allons, se dit Georges, j'aime autant ce dénouement là que l'autre.

Ainsi finit le roman de Léonide.

Dix jours après Georges de Liseul était marié à mademoiselle Berthe de la Muraille, qui lui apportait en dot cent mille francs. M. Vérité, au comble de tous ses vœux, avait rajeuni de vingt ans ce jour là.

FIN DU ROMAN DE LÉONIDE.

LE
VRAI BONHEUR



I

Nous sommes aux premiers jours de février, à cette époque officielle des cotillons échevelés et des bruyantes orgies. Tout ce que Paris possède de jeunesse tapageuse s'étourdit le plus follement possible dans les indescriptibles sarabandes du Carnaval. Mais, à travers les clameurs de la foule dorée qui danse, chante et cultive le médianoche; à travers les éclats de

rire fêlés des vierges folles de la Maison d'Or et du café Anglais, à travers les mille bruits de la capitale en liesse, vous entendrez aussi, si vous daignez écouter attentivement, les plaintes de ceux qui ont au cœur une souffrance ou un désespoir. Paris est un immense clavier humain, où toutes les joies comme toutes les douleurs font en même temps vibrer leurs notes. De ces notes confondues résulte un ensemble harmonieux et puissant, une sorte de symphonie universelle. Les cris de ceux qui pleurent couvrent les chants de ceux qui rient, et *vice versa*. C'est là ce qui explique l'attraction fascinatrice qu'exerce Paris sur toutes les âmes ouvertes à la tristesse ou au bonheur. La grande Babylone du monde en est aussi la Thébàïde.

Dans une petite chambre de la rue Meslay, un jeune artiste, Adrien Lasnier, les coudes appuyés sur une table et le front dans ses mains, semble ne pas s'occuper beaucoup de

ce qui se passe au dehors. Les yeux du jeune homme sont rouges et humides : on voit qu'il a pleuré.

Quelle est la cause de ses larmes ?

Nous allons vous l'apprendre tout à l'heure. Permettez-nous auparavant de jeter un rapide coup d'œil sur celui qui motive votre curiosité et de fouiller un instant dans sa vie.

Adrien Lasnier a vingt-cinq ans. Il n'est ni laid ni beau. Ce qui constitue l'originalité de sa physionomie, c'est l'expression, disons mieux, le rayon d'intelligence et de franchise qui l'anime et la fait presque resplendir. C'est une de ces belles têtes d'artiste devant lesquelles on s'arrête sans essayer de les analyser.

Poussé par une vocation irrésistible vers le théâtre, Adrien a courageusement brisé les liens qui l'attachaient à sa famille. Au lieu de l'existence douce, calme, enviée, qu'il eût pu se faire dans le monde, il a mieux aimé vivre

de cette vie de bohème où l'on dine si souvent la veille pour le lendemain. Avouons-le, le métier de comédien est quelquefois bien triste ; mais il a l'avantage inappréciable d'offrir à ceux qui l'exercent, des émotions ignorées de ceux qui ne peuvent pas estimer le prix de l'or, parce qu'il tombe du ciel, en louis, dans leurs poches. L'or, en effet, n'a de valeur réelle qu'en raison des efforts qu'il a coûtés et des plaisirs si ardemment convoités qu'il procure. Voyez l'artiste, le poète : dès qu'ils entendent, dans la profondeur sonore de leurs goussets, le tintement céleste de quelques-unes de ces bienheureuses pièces auxquelles ils ont tant de fois rêvé, le monde entier ne paraît pas assez vaste pour leurs désirs. Toutes les misères, toutes les privations d'une année sont oubliés en un instant. Que de projets impossibles ! que d'éblouissantes visions ! La nature elle-même prend, à leurs yeux, un aspect plus ravissant que de

coutume. Le soleil est plus brillant, le ciel plus bleu ; les oiseaux ont de plus douces chansons et les femmes de plus joyeux sourires ! Et puis, ne devoir sa position qu'à soi-même ; se faire une fortune, un nom par son talent, cela chatouille agréablement l'amour-propre. Je sais bien qu'il arrive plus d'une fois que la satisfaction personnelle se change en une légère pointe d'orgueil. Mais, en ce cas-là, l'orgueil lui-même n'est-il pas excusable ? Nous portons tous, au nez ou ailleurs, cette *verruë* dont parle si plaisamment Topffer.

Revenons maintenant à notre sujet.

Le père de notre héros était un ancien capitaine de cavalerie qui avait hérité d'une belle fortune doublée par son mariage avec la mère d'Adrien. Celle-ci était morte dix ans après la naissance de son enfant. A sa sortie du collège, Adrien, privé de l'appui et des conseils de sa mère, fut abandonné à lui-même. Son père,

qui menait militairement la vie, n'était presque jamais chez lui et ne pouvait, par conséquent, veiller sur son fils.

— Je te donne 500 francs par mois, dit-il un jour à Adrien, va et fais ce que tu voudras. Seulement je te conseille de faire quelque chose. Tu es parfaitement libre de choisir la carrière qui te conviendra, pourvu toutefois que je n'aie pas à en rougir.

Adrien hésita longtemps avant de se décider à entrer résolûment dans une voie quelconque. Il se fit de nombreux camarades, fréquenta les coulisses et devint même quelque peu journaliste. Mais, à la fin, sa vocation l'emporta : il monta sur les planches. Lorsqu'il apprit cette résolution à son père, celui-ci jura, tempêta, et, furieux, le chassa de chez lui en lui retirant sa rente mensuelle. Adrien se contenta de sourire de la colère de son père, signa un engagement de 1,800 francs à un petit théâtre, et se

lança gaiment sur cette mer périlleuse de la célébrité.

Plein d'ardeur et de courage, comme tous ceux qui débutent, il trouva bientôt que l'on ne travaille pas assez à Paris, où l'on joue trois mois les mêmes pièces, pour se former, et il partit pour la province. Il s'engagea à Reims pour les premiers rôles, à raison de 250 francs par mois, mais il devait fournir ses costumes. Adrien eut du succès dans cette ville. Il y rencontra une jeune actrice dont les yeux bleus et les cheveux blonds surent le charmer. Il s'éprit sincèrement de la petite Lucie et ne se gêna pas longtemps pour le lui dire. Lucie, de son côté, ne fut pas fâchée de cet aveu, et un beau jour de printemps, le contrat fut signé devant... Dieu !

La saison théâtrale terminée, Adrien revint à Paris avec sa bien-aimée. Les deux amants avaient formé ensemble ces mille et un projets

qui éclosent dans les cerveaux de vingt ans comme les fleurs en serre chaude.

Inutile, sans doute, de vous dire qu'ils s'étaient mutuellement juré un éternel amour ! C'est un serment facile à faire, parce qu'on n'est pas obligé de le tenir.

Notre jeune artiste retourna chez son ancien directeur, qui consentit à l'engager avec une augmentation de 50 francs par mois.

Il présenta ensuite Lucie. La beauté et la jeunesse sont rarement refusées : Lucie fut acceptée, mais à des conditions plus minimes. En réunissant leurs appointements, le jeune couple se faisait 300 francs par mois, une fortune pour des amoureux.

Ils avaient loué, rue Meslay, au quatrième, un charmant logement : deux amours de petites pièces et une grande cuisine. Ce fut dans ce nouveau nid que s'installèrent nos tourtereaux. Leur vie fut d'abord un enchantement. De fa-

mille pauvre, Lucie avait appris à faire bien des choses dont ces dames les comédiennes ne se doutent même pas. Elle confectionnait elle-même ses robes, ses chapeaux, et tout cela était gracieux et lui allait à ravir. Du reste, la beauté réelle n'a pas besoin de parure : n'est-elle pas elle-même une parure divine !

Pendant les six premiers mois, que de bonheur pour nos jeunes gens ! Ils étaient heureux autant qu'on peut l'être à leur âge. Et quel âge ! à vingt ans ! Lucie était pleine de prévenances et d'attentions délicates pour Adrien qui le lui rendait bien en affectueuses caresses et en ces mille petits riens charmants qui donnent à l'amour une si fraîche saveur. Il se priva, pendant un mois, d'aller au café pour lui faire cadeau d'une jolie bague, le jour de sa fête.

Quel beau jour pour eux que celui-là !... — Il ne faut inviter personne, avait dit Lucie ; le

monde m'ennuie, vois-tu, Adrien, et quand les autres sont là, je n'en puis pas t'embrasser à mon aise. — Elle avait elle-même préparé un délicieux petit repas ; nos deux amoureux dînèrent comme si leur amour n'eût daté que de la veille, puis ils allèrent au théâtre.

Là, Lucie toute radieuse montra la bague à ses camarades qui partirent en chœur d'un immense éclat de rire. Et les quolibets de pleuvoir ! Oh ! le superbe cadeau ! la magnifique bague ! c'est éblouissant ! elle lui a au moins coûté 40 francs ! pauvre petite fille ! on voit bien que tu n'as jamais rien eu ! etc., etc.

Lucie eut peur de leurs sarcasmes, au lieu de les braver. Elle se prit à pleurer en cachette et n'osa pas avouer à Adrien la cause de ses pleurs. Toute la joie de la jeune fille s'était envolée en un instant.

Elle jeta un regard d'envie sur les magnifiques bijoux de ses camarades, et, dans son dé-

pit et son humiliation, elle eut un moment la pensée de jeter cette bague que tout à l'heure encore elle trouvait si jolie. Ce mouvement trahissait éloquemment le tumulte de son cœur que venait de traverser un funeste éclair.

Il y a chez la femme, même la plus aimante, la mieux douée, un défaut pour ainsi dire originel qui étouffera toujours en elle l'expansion des sentiments les plus purs et les plus élevés : je veux parler de la coquetterie. C'est surtout au théâtre que cette passion prend quelquefois les allures d'une véritable frénésie. Il est là des femmes qui sèment l'or autour d'elles à pleines mains, parce qu'elles n'en connaissent pas le prix. Il en est qui ont souvent dans les cheveux des diamants dont la valeur ferait la richesse de vingt familles.

D'où leur proviennent-ils ? vous le savez !...

Lucie était sur la pente fatale qui mène au précipice. Elle ne pouvait faire autrement que

d'y tomber. Le mal exerce une implacable fascination à laquelle ne résistent que les saints ou les héros. Les uns et les autres sont si rares au théâtre qu'ils n'y sont cités que comme une monstruosité locale.

Peu à peu l'amour de la jeune fille pour Adrien se refroidit. L'ambition éteignit en elle la flamme. Il y avait de la tristesse dans ses sourires et comme un regret dans sa tendresse. Elle avait de ces distractions qui sont les symptômes infailibles d'une profonde secousse intérieure. Au milieu d'un élan passionné, elle rejetait tout à coup sa belle tête en arrière, et se prenait à regarder son amant avec une expression si étrange qu'il ne pouvait s'empêcher de tressaillir. D'autres fois elle s'irritait de rien. Ne sachant sur qui déverser l'amertume de ses pensées, elle s'en prenait à tout le monde. Puis, ces accès momentanés de nerveuse colère faisaient place à de longues heures de mélan-

coliques et amères réflexions. Balzac l'a déjà dit ; du jour où une femme réfléchit, malheur à l'amant ou au mari ! Le pourquoi, que murmurent ses lèvres, ne tarde pas à se traduire en son âme. Et Dieu sait alors à quelles conséquences l'amène la solution du mystérieux problème qu'elle se pose ainsi à elle-même.

Lucie réfléchissait souvent à ceci : pourquoi n'aurait-elle pas, comme ses amies, robes de velours, bijoux et cachemires ? Pourquoi n'aurait-elle pas une élégante voiture, au lieu de salir ses jolis petits pieds dans la boue ? Pourquoi ne deviendrait-elle pas, elle aussi, une des ces reines de Paris, une de ces lionnes pour lesquelles les plus nobles jeunes gens comme les plus riches vieillards se battent et se ruinent ? Que lui manquait-il donc pour cela ? La jeunesse ? Elle avait à peine dix-huit ans ! La beauté ? Un seul regard jeté dans sa glace lui disait assez qu'elle pouvait sans crainte entrer

en comparaison avec les plus courues de Bréda-Street.

Un seul obstacle s'opposait à la réalisation de tous ces mirifiques projets; il se réduisait à cette simple question : comment quitter Adrien ? Ah ! si c'était un homme comme bien d'autres, il serait facile de lui faire entendre raison. Il est, en effet, tant de gens à Paris qui spéculent sur ce titre honteux d'*amant de cœur* ! Mais lui, Adrien, ne consentirait jamais à s'abaisser à un pareil rôle. C'est un noble cœur que toute turpitude révolte ; le jour où il se saura trompé, Lucie sera morte pour lui. Cette dernière pensée effraie la jeune fille. Car, au fond, elle aime toujours Adrien ; elle le sent bien, et c'est là ce qui la livre à tous les déchirements de sa conscience sourdement en révolte. Aussi, bien des jours, bien des mois se passèrent avant que Lucie mit son projet à exécution. Mais sa tête travaillait toujours. Son

imagination ardente chevauchait à toutes brides dans les féeriques pays des rêves. L'ange, déjà déchu à ses propres yeux, n'attendait plus qu'une occasion de déposer ses ailes : l'occasion se présenta bientôt.

Elle avait remarqué, à plusieurs reprises, qu'un des habitués de l'avant-scène tenait constamment sa lorgnette braquée sur elle. Elle s'informa. Les informations la satisfirent. Elle répondit un soir aux œillades par un sourire significatif. Le lendemain, à l'insu d'Adrien, elle eut un tête-à-tête avec lui. Le Rubicon était franchi !

D'abord, elle se contenta de s'échapper une heure ou deux dans la journée : elle inventait sans cesse des prétextes pour justifier ses absences. Mais à mesure qu'il obtenait davantage, son nouvel amant, nommé Bayer, redoublait d'obséqueuses exigences : il la voulait la nuit...

Comment faire ?

Un soir, Adrien, fatigué, n'alla pas au théâtre ; Lucie se trouva donc seule dans les coulisses. Le monsieur en question lui offrit un cachemire et deux robes à choisir, si elle consentait à venir souper avec lui. Lucie hésita, puis se ravisant tout à coup : Jusqu'à une heure du matin seulement, répondit-elle. Et sur ce, elle se fit cet ingénieux petit monologue : « Je dirai à Adrien que j'ai été au bal avec ces dames ; il criera peut-être bien un peu, mais il ne se doutera de rien. »

Et notre pauvre jeune fille alla souper au café Anglais.

Vous devinez maintenant pourquoi Adrien est seul dans sa chambre, en proie à toutes les poignantes angoisses du doute, de l'inquiétude et de la jalousie. Disons-le : le malheureux artiste n'a pas été sans s'apercevoir du changement survenu dans le caractère et les habitudes

de Lucie. Depuis longtemps, il a compris que le jour approchait où il faudrait se séparer de sa maîtresse. Mais telle est la vivacité, telle est la force de son amour, qu'il redoute comme un affreux malheur l'heure de cette séparation. Il était si heureux avec Lucie ! Tous les souvenirs de son bonheur évanoui passent devant ses yeux, et en adoucissant les douleurs du présent, lui rendent plus sombres encore les tristes pressentiments de l'avenir. Ces doux souvenirs d'hier, il les évoque un à un ; il leur demande une consolation, une espérance, et ils ne laissent dans son âme brisée, torturée, qu'une tristesse ou un désespoir. Quelquefois il s'évertue à rechercher les causes de la froideur de Lucie. Recherches inutiles ! Jamais il ne se rappelle lui avoir donné le moindre sujet de mécontentement. Imbécile que je suis ! s'écrie-t-il à la fin, elle ne m'aime plus ! voilà tout ! mais moi, moi, je l'aime toujours ! oh ! il faut

que je sache tout... il faut que je connaisse l'homme qui me l'a ravie... quelque riche benêt, sans doute...

Et, sortant de l'état de prostration où l'avaient plongé ses pensées, Adrien se lève, essuie les larmes qui mouillent ses yeux et se dispose à sortir, quand il entend sonner...

— Ah ! enfin, c'est elle, s'écrie-t-il, presque joyeux, et il va ouvrir.

C'était un petit domestique porteur d'une lettre.

— M. Adrien Lasnier, dit l'enfant.

— C'est moi, merci.

Le domestique s'inclina et sortit.

Adrien tremblait : il avait reconnu l'écriture de Lucie.

En ce moment, la pendule sonna deux heures du matin.

Voici ce que contenait la lettre :

« Mon cher ami, ne m'accuse pas : la destinée

seule est coupable. La tentation a été trop forte, je n'ai pas pu la vaincre. Je suis désormais indigne de toi. »

LUCIE.

— C'est bien, dit le jeune homme en jetant le papier fatal au feu. Puis, ne pouvant maîtriser l'émotion qui le brisait, anéanti par tant de tortures, il se laissa tomber sur un fauteuil et se prit à pleurer comme un enfant qui a perdu sa mère !

II

Avez-vous assisté à ces nuits d'orgie qui se passent à la Maison d'Or ou au café Anglais? c'est un spectacle bien curieux. Dans un élégant salon brûlent cinquante bougies de toutes couleurs dont l'éblouissante clarté semble narguer le soleil. Partout des fleurs, des parfums enivrants. Sur les tables, des mets choisis entre mille. Dans les verres, des vins délicieux, des liqueurs *nectariennes*. Toutes les voix ne murmurent que de joyeux refrains; toutes les lèvres n'ont que de voluptueux sourires. Ser-

ments d'amour et baisers brûlants, tout cela se mêle au bruit d'une harmonieuse musique, tout y respire la vie, les plaisirs, le bonheur !

« Ce tableau vous semble bien beau, bien séduisant, n'est-ce pas ? »

Mais si l'on vous disait : tous les jours à la même heure, vous entrerez dans le même salon, vous goûterez aux mêmes mets, vous vous enivrerez des mêmes liqueurs, vous recevrez et donnerez les mêmes baisers...

N'est-il pas vrai que vous finiriez par vous lasser ? « l'ennui, comme a dit le poète, l'ennui naquit un jour de l'unifomité. »

Eh bien ! ces filles de l'amour sont forcées d'assister à ces fêtes continuelles. C'est une des attributions de leur métier. Cela les amuse d'abord et les fatigue ensuite. On se lasse de tout, même du plaisir. Peu à peu ces nuits d'ivresse ne deviennent pour elles qu'une habi-

tude, et si j'osais le dire, qu'un devoir quelles accomplissent, il faut l'avouer, avec une régularité et un entrain admirables.

Aussi doit-on plutôt les plaindre que les envier, ces pauvres créatures qui effeuillent si prestement toutes les roses de leur jeunesse ! Que de souffrances intimes sous leurs éclats de rire ! que de larmes derrière leurs fausses joies ! C'est pour cela que vous les voyez parfois s'échapper, quitter la robe de velours pour la robe de mérinos, et grimper volontairement les six étages d'un bohème parisien ! Chez lui, du moins, elles retrouvent cette simplicité, ce sans-gêne dans lequel elles ont été élevées, et il leur semble alors revivre dans leur passé.

Le souper dont nous parlons était donné par quatre riches jeunes gens qui avaient invité Lucie, — une primeur pour eux, — Elmiro, Julia, Jeanne et Alice, quatre actrices du même théâtre.

La jeune Lucie écarquillait naïvement les yeux à toutes ces merveilles qui lui étaient encore inconnues. Elle était vraiment la reine du festin. Les attentions, les regards n'étaient que pour elle, et tous les convives buvaient à la prospérité naissante de la nouvelle recrue.

Deux heures venaient de sonner. Lucie était toujours là : elle devait cependant partir à une heure, mais les instants du plaisir sont si courts et la société si attrayante ! Pouvait-elle la quitter sans s'attirer les sarcasmes et les mordantes railleries de ses amies et la colère de son amphitryon ? D'ailleurs, n'était-ce pas doublement trahir Adrien que de se présenter à lui après s'être ainsi lâchement prostituée à un autre ?

Elle se résolut donc à rompre avec son amant et lui envoya son billet d'adieu.

— Allons, s'écria la jeune fille un peu étourdie

par le champagne, je jette mon bonnet par-dessus les moulins, mesdames ; vous êtes les femmes à la mode, je demande à être des vôtres. Voulez-vous de moi ?

— Bravo, bravissimo ! vive Lucie ! crièrent en chœur tous les convives : buvons à sa fortune !

Lucie se demandait si elle rêvait. A travers les fumées de l'ivresse, elle songeait quelquefois à Adrien, et ce souvenir la rendait triste.

Mais les chansons recommencèrent de plus belle. Après les chansons, les quadrilles ébou-riffés.

Comme il faisait une chaleur accablante, on ouvrit la fenêtre, et la joyeuse bande se mit au balcon pour respirer quelques bouffées de l'air vif et frais de la nuit.

Lucie, étourdie, brisée par tant d'émotions et de fatigue, s'était endormie dans un coin.

Quel singulier aspect présente le boulevard, à cette heure ! on ne voit passer que des chiffonniers munis de leurs petites lanternes, des ivrognes attardés, quelques masques regagnant à la hâte leurs demeures et des cochers qui battent la semelle pour se réchauffer.

Cependant un jeune homme, élégamment vêtu, se promenait de long en large, sur le trottoir, précisément au-dessous du balcon occupé par nos personnages.

A ses mouvements brusques, à la contraction de ses traits, on s'apercevait facilement qu'il était en proie à une profonde agitation intérieure.

— Eh ! l'ami, cria Jeanne en se penchant sur l'appui du balcon, vous avez l'air plus triste qu'un bonnet de coton ; si vous avez des peines de cœur, montez avec nous : il reste du champagne dans les bouteilles !

Le jeune homme leva la tête.

— Ah ! mon Dieu, s'écria Jeanne en se rejetant en arrière, qu'ai-je fait ! c'est Adrien !

L'artiste fit signe qu'il allait monter.

— Ma foi, dit Jeanne, il a pris la chose du bon côté ! laissons-le venir, ce sera drôle !

Quelques instants après, on frappa à la porte du cabinet.

Jeanne alla ouvrir.

Une fois sur le seuil, Adrien hésita avant de pénétrer dans le salon,

— Entre donc vite, gros bêta, lui cria la courtisane, tu vas rire ! Adrien entra.

Il se fit un grand silence. En cet instant, Lucie s'éveilla en sursaut et poussa un cri en reconnaissant son amant.

Le comédien s'approcha d'elle.

— Rassurez-vous, Lucie, lui dit-il en maîtrisant le trouble de sa voix, je ne viens pas ici vous

faire de la morale : non, je viens tout simplement boire à la prospérité de vos affaires.

Il appuya sur ces deux derniers mots. La jeune fille confuse, atterrée sous le regard de mépris de l'artiste, ne put retenir ses larmes : elle se jeta à ses pieds. — Oh ! de grâce, pas de scène de mélodrame, continua celui-ci, avec un imperturbable sang-froid ; je ne veux pas être un trouble-fête. Si j'ai accepté la *gracieuse* invitation de ces dames, c'est que je me sentais assez fort pour me dispenser de vous faire des reproches comme aussi pour résister à l'éloquence de vos beaux yeux.

— Il a raison, reprit Jeanne ; il a compris que vous ne pouviez pas éternellement vivre ensemble : on est actrice ou on ne l'est pas.

Adrien prit un verre sur la table.

— A votre santé, mesdames ; à la votre, messieurs.

— Il me *botte*, dit Jeanne, — puis se tour-

nant vers Adrien : — Tiens, si tu le veux, je te donne mon cœur !

— En échange de ma fortune, n'est-ce pas ? c'est équivalent ! — Allons, messieurs ne cessez pas de rire et de chanter. Je veux vous imiter, et puisque c'est ici qu'on oublie tout, je veux oublier, moi aussi !... à l'œuvre, messieurs, c'est moi qui paye maintenant... mon or vaut peut-être moins que le vôtre : je l'ai noblement gagné...

— Monsieur, dit le protecteur de Lucie en se levant, vous nous insultez !

— Tiens, je ne croyais pas que ce fût possible, répliqua l'artiste.

— Monsieur, reprit Bayer, emmenez votre maîtresse et sortez !

— La reprendre ! quand elle sort de vos bras ! vos caresses l'ont salie !...

Bayer jeta dix billet de cents francs sur la table :

— Voilà pour *la lessive* ! s'écria-t-il.

Pourpre de colère, Adrien se jeta sur son rival et voulut l'étrangler.

On parvint à les séparer. — Bayer, qui était tombé à terre, se releva et dit à l'acteur : — Vous méritez une leçon, monsieur ; je vous la donnerai demain, si vous y consentez...

— Oh ! pas de fanfaronnades ! monsieur, répondit Adrien ; tenez, voici ma carte et Dieu fasse que je purge la terre d'un misérable de votre espèce !

— A demain, monsieur...

— A demain,

Adrien sortit.

— Allons bon, voilà que ça se gâte ! s'écria Jeanne, je lui croyais un meilleur caractère.

Julia n'avait pas quitté un instant des yeux le jeune comédien. « Il me plait, se dit-elle tout bas, j'aimerais bien un amant comme lui ! »

Cinq heures venaient de sonner.

Les invités partirent chacun de son côté.

Lucie se refusa obstinément à suivre Bayer. Elle pria Jeanne de lui donner l'hospitalité pour la nuit ou plutôt pour la moitié du jour.

— Allons, dit le viveur à ses amis, encore un duel sur les bras !

— Est-ce que cela t'effraye ? demanda le vicomte.

— Non ; cela m'ennuie : je ne pourrai pas me coucher aujourd'hui.

— Dites-donc, si nous allions déjeuner ?

La proposition fut acceptée.

Quant à Adrien, les déchirantes émotions de cette nuit l'avaient brisé. Il rentra chez lui avec la fièvre, se jeta tout habillé sur son lit et finit par s'endormir.

Le matin, vers onze heures, il fut réveillé par la voix de son portier :

— Monsieur Adrien, une lettre.

Adrien l'ouvrit. Elle était de Bayer, qui lui assignait un rendez-vous pour trois heures et demandait une réponse.

La réponse donnée, notre jeune artiste prit sa canne et sortit.

Sa poitrine, longtemps oppressée, avait besoin, pour se dilater, de soleil et d'air pur.

III

Adrien, arrivé au boulevard, se disposait à le traverser, lorsqu'il se cogna violemment contre un monsieur qui courait après une voiture. Une discussion allait s'en suivre, mais le nouveau venu, reconnaissant notre héros, s'écria en éclatant de rire :

— Adrien !

— Maurice ! — et les deux amis se donnèrent une cordiale poignée de main.

La voiture après laquelle courait Maurice venait de s'arrêter.

— Es-tu pressé? demanda ce dernier à son ami.

— Non!

— Eh bien! viens avec moi.

— Où cela?

— Au café des Variétés; nous déjeunerons ensemble.

— Accepté.

— Adrien et Maurice montèrent en voiture. Le cocher donna un violent coup de fouet à son cheval qui courut à toutes brides.

— Maintenant, dit Adrien à son ami, m'expliqueras-tu comment il se fait que je te retrouve mis comme un prince, toi?

— C'est bien simple, répondit Maurice : j'ai fait un héritage; ma vieille tante a eu l'heureuse idée de mourir, me laissant possesseur de vingt-cinq mille livres de rente!

— Ces bonheurs-là n'arrivent qu'à toi.

L'étonnement d'Adrien en retrouvant son

ami dans une parfaite position ne doit pas nous surprendre : il y avait six mois à peine, Maurice vivait dans une affreuse misère.

Ce dernier personnage était pourtant un fils de bonne famille, mais il avait déjà dévoré deux fortunes : celle de son père et celle de sa mère. Inutile de vous dire qu'une fois devenu pauvre, Maurice ne trouva pas un ami pour le soulager.

Aussi, vivait-il bien tristement.

Dans une vieille maison située dans un quartier... impossible, il habitait au sixième étage une espèce de grenier mansardé où il n'y avait pour tout ameublement qu'un lit de fer, un seul matelas, une table et deux chaises dépaillées.

Maurice avait cependant quelques talents : il était tout à la fois peintre et poète... deux professions qui n'en valent souvent pas une. Si du moins il avait voulu travailler ! mais

non ! il était paresseux à l'excès. Le farniente était la seule volupté dont il ne se rassasiât jamais. Faisait-il beau : c'est un crime, disait-il, lorsque le bon Dieu nous donne un ciel si pur, de rester chez soi et de ne pas respirer l'air frais à la campagne. Le soleil était-il voilé par des nuages, il dormait grassement toute la journée, prétendant que le temps le rendait triste et nuisait à ses inspirations. Mais alors, comment vivait-il ? vous allez voir...

Depuis son enfance, Maurice fréquentait les théâtres ; c'était même avec les divinités des coulisses qu'il avait lestement dissipé ses deux fortunes. Lorsqu'il se trouvait sans argent, ce qui lui arrivait souvent, notre poète rimait un beau rondeau, écrivait un acte ou un scénario qu'il allait vendre à un vaudevilliste de réputation, lequel le lui achetait à prix doux.

Il voyait donc ses œuvres passer le plus souvent sous le nom des autres et avoir de vrais succès ; alors il se prenait à regretter amèrement sa fortune disparue, et un profond chagrin s'emparait de lui : la nostalgie de la célébrité le rongait au cœur,

En désespoir de cause, le malheureux se mit à boire, et, chaque jour, on le trouvait abruti, roulant sous l'une des tables d'un affreux cabaret.

Voilà où l'avait amené la misère!...

C'est à cette époque qu'Adrien l'avait rencontré. Vous devez vous figurer sa surprise en revoyant l'ivrogne, autrefois en guenilles, aujourd'hui habillé à la dernière mode.

— Ah ! dit Adrien à son ami, tu ne saurais t'imaginer le plaisir que j'éprouve à te retrouver en cet état.

— Oui, répondit Maurice, cela doit t'étonner ; mais je te jure bien que cette fois je serai

raisonnable: je me rappelle ce que me disait un jour Murger: « La Bohème n'est pas une patrie, c'est une maladie dont je meurs. » Je ne veux pas mourir de cette maladie-là, moi.. la misère est par trop triste: j'en ai assez. Le croirais-tu? je suis devenu rat comme un avoué. — Et toi, mon vieux, qu'as-tu fait depuis notre séparation?

— Moi, je suis allé en province. Revenu à Paris, je me suis engagé au petit théâtre de "... et de ce pas, je vais résilier...

— Tiens, et pourquoi?

— C'est tout un roman. Je te conterai cela, entre la poire et le fromage.

La voiture s'était arrêtée en face des Variétés; les jeunes gens en descendirent et entrèrent au café.

A peine les habitués eurent-ils vu Maurice qu'ils allèrent à sa rencontre, lui prodiguant les compliments et les poignées de main. Ce

dernier répondit froidement à leurs avances et fit asseoir son ami à une table solitaire où on leur servit à déjeuner.

— Quelles sont ces gens-là ? demanda Adrien à son ami.

— Des auteurs, des acteurs, des journalistes ; pour la plupart de faux bonshommes, qui dans le temps ne daignaient même pas me connaître,

— Ce café est le rendez-vous des gens de théâtre ?

— Ah ! bon ! fit notre jeune homme étonné, tu n'y étais donc jamais venu ?

— Jamais !

— Ah ! ses voisins ne lui ont pas fait tort à celui-ci. Sa clientèle est restée aussi belle que par le passé. Je retrouve les habitués d'autrefois.

M. Z..., par exemple, ce grand que tu vois là-bas, qui a un nez rouge : c'est un vaudevil-

liste. Son histoire est une véritable odyssée ; il a été aussi malheureux que moi, Maintenant qu'il est parvenu tendrait-il la main à un ancien camarade ?

A... un petit auteur de petites comédies qui éreinte constamment ses camarades et qui trouve toutes les pièces mauvaises... excepté les siennes. S'il s'était vu jouer, peut-être serait-il plus indulgent.

Ce blond que tu vois là-bas, dans ce coin, est le directeur-rédacteur en chef d'un journal de théâtre ; il a le privilège des longues tartines soi-disant littéraires. D'autres les font au beurre frais, lui ne les aime qu'à la moutarde. C'est un petit Veuillot romantique, avec la conviction de plus et le talent de moins.

Quant aux autres, ce serait leur faire trop d'honneur que de te les dépeindre. Ce sont des paysages sans lumière. Maintenant, si tu le veux, parlons raison.

Je t'écoute.

— Tu vois en moi, mon cher Maurice, un homme à la veille de se battre...

— Ah ! bah !

— Rien de plus vrai.

— Pourquoi ? ou plutôt pour qui ?

— Pour une femme.

— C'est bête ; n'importe ! explique-toi.

Adrien raconta son aventure dans tous ses détails.

— Diable ! continua Maurice, c'est très-grave : on dit Bayer fort à l'épée ; il est l'offensé et a, partant, le choix des armes... tu t'es maladroitement fourré dans une vilaine affaire. — Enfin, puisque le mal est fait, les discours sont inutiles. Sais-tu tirer ?

— J'ai six mois de salle.

— C'est trop et pas assez. Trop pour attaquer, et pas assez pour se défendre. A quelle heure, les témoins de ton adversaire ?

— A trois heures.

— Où ?

— Chez moi.

— Et quels sont les tiens ?

— Je n'en ai pas encore.

— Je m'offre pour ton premier, mais il nous en faut un second ?

— C'est juste.

— Attends un peu. Il appela le garçon, se fit apporter ce qu'il faut pour écrire et demanda un commissionnaire.

Ses ordres furent immédiatement exécutés.

Un Auvergnat se présenta. Maurice lui remit une lettre, le commissionnaire partit.

— Mon pauvre Adrien, plus j'avance dans la vie, et plus je m'aperçois que les hommes sont niais. Qui diable a donc pu s'aviser de nous appeler l'animal le plus raisonnable de la création ? Quel qu'il soit, celui qui a dit cela a dit une bêtise, et la preuve, c'est que

pour une femme qui n'en est pas une à mes yeux, tu vas risquer ta vie...

— Je ne tiens pas à l'existence.

— Ah ! parbleu, je serais curieux de te voir tourner au Werther ! permets-moi de te le dire, tu n'es qu'un grand enfant : n'as-tu donc pas de famille ?

— Si... mon père !...

Adrien devint pensif. Ce ne fut qu'à grand renfort de gaieté et de bons mots que Maurice parvint à l'arracher à ses sombres pensées.

Au bout d'une demi-heure, un jeune homme élégamment quoique simplement vêtu, entra dans le café et alla droit à Maurice.

— Ah ! te voilà, s'écria celui-ci en se levant de table, je te présente M. Adrien Lasnier, un de mes meilleurs amis ; — et à toi, Adrien, M. Gaston Darlay, ton second témoin, si toutefois il veut bien accepter cette proposition...

— Un duel est toujours une chose grave, dit le nouveau venu : avant de m'engager, je désirerais connaître les motifs qui l'ont suscité.

L'explication fut faite, Gaston accepta.

A trois heures, les deux jeunes gens étaient chez Adrien et recevaient les témoins de Bayer. Après une discussion assez vive, il fut convenu qu'on se battrait à l'épée, le lendemain, à Bois-Colombe, où Maurice avait une propriété.

Maurice et Gaston prirent ensuite congé d'Adrien. Ce dernier avait besoin d'être seul pour régler ses affaires. Il donna rendez-vous à ces Messieurs, le soir, à huit heures, au café de l'école Lyrique.

IV

Une fois seul, Adrien se mit à réfléchir. Il prit une résolution subite, celle d'aller rendre une visite à son père.

— Je vais peut-être le voir pour la dernière fois, murmurait-il; on ne sait pas comment on revient d'un duel.

Il prit une voiture et se fit conduire rue du Bac. La concierge de la maison qu'habitait son père lui dit que depuis un an M. Lasnier demeurait à la campagne.

— Où donc ? demanda-t-il.

— A Bois-Colombe, répondit la vieille femme.

— Singulière coïncidence ! pensa Adrien.

Après avoir pris l'adresse, il entra dans un café et écrivit à ses témoins pour leur donner un autre rendez-vous que celui déjà assigné le matin, car il voulait passer la nuit chez son père. Puis, il monta dans un fiacre et se dirigea vers Bois-Colombe.

Pendant toute la route, il s'abandonna aux douloureuses réflexions qu'éveillèrent en son esprit les conséquences des événements que nous venons de raconter. L'atteinte portée à ses plus chères illusions par le lâche abandon de Lucie l'avait un moment étourdi. A l'étourdissement avait succédé une prostration complète qu'il essayait maintenant de secouer. Malgré l'énergie désespérée de ses résolutions, il ne parvenait qu'à peine à contenir les battements précipités de son cœur, au souvenir de

son ingrate maitresse. Il eût désiré pouvoir la haïr, il ne pouvait que la plaindre. Au fond de sa pitié il y avait même plus d'un regret. Ah ! c'est qu'il en coûte de briser à jamais l'idole qu'on s'était faite un jour dans ses rêves ! il en coûte de jeter un éternel adieu à ce qu'on a le plus ardemment aimé ! de dire à la femme qui a compté vos premières palpitations amoureuses et souri à vos premiers sourires : « J'avais cru trouver en toi le bon ange de ma vie, tu n'en as été que le mauvais génie, va-t'en ! » À ces amères préoccupations venaient s'en joindre d'autres. Quel accueil lui ferait son père après une si longue séparation ? Voudrait-il le recevoir, lui pardonner ? Bah ! un père est toujours un père !

Enfin, il arriva à Bois-Colombe.

La voiture s'arrêta devant une charmante petite maison blanche qu'on distinguait à peine, car il faisait presque nuit.

Notre jeune homme souna ; un domestique vint lui ouvrir.

— M. Lasnier ?...

— C'est ici, monsieur.

— Je désire lui parler.

— Il est absent en ce moment, mais si vous voulez bien me laisser votre nom...

— Mon nom ! Adrien Lasnier, je suis son fils.

— Oh ! alors, monsieur, entrez, reprit le domestique en s'inclinant devant Adrien, entrez ; monsieur sera de retour à six heures. Je cours prévenir mademoiselle Rachel de votre arrivée.

Adrien traversa une longue allée bordée d'arbres effeuillés, puis il pénétra dans un gracieux petit salon et s'assit.

Il resta seul un instant.

Mademoiselle Rachel ! mademoiselle Rachel ! pensa l'artiste, quelle peut-être cette femme !

Avant qu'il eût eu le temps de trouver une solution à cette intéressante question, la porte s'ouvrit.

Une ravissante jeune fille apparut dans le salon.

Adrien fut comme ébloui par cette céleste apparition.

Adrien ! s'écria joyeusement la jeune fille.

Le jeune homme tressaillit au son de cette fraîche voix, il regarda attentivement celle qui venait de le troubler ainsi et reconnut bientôt sa cousine, qu'il avait quittée toute petite et qu'il caressait tant autrefois.

— Comment ! vous... toi... balbutia-t-il.

— Voyez-vous bien, le dédaigneux ! qui n'a pas encore embrassé sa petite Rachel. Eh bien ! monsieur, moi je vais vous embrasser, fit l'enfant avec une moue adorable et en se jetant au cou de l'artiste.

Et tous les deux s'embrassèrent avec une tendre effusion.

— Oh ! le vilain ! continua Rachel, deux ans sans donner de ses nouvelles ! ne pas venir voir son père, même lorsqu'il est malade !

— Comment !...

— Rassure-toi : il va bien maintenant. Sa petite fille, — c'est ainsi qu'il m'appelle, — sa petite fille l'a bien soigné, va !

— Bonne Rachel ! s'écria le jeune homme ; et moi, moi qui... Oh ! mon père ne me pardonnera jamais.

— Il y a longtemps qu'il t'a pardonné, ingrat ! — Et moi... tu ne me demandes pas mon pardon ? tu m'avais cependant complètement oubliée : voilà trois ans que je ne t'ai pas vu. Te rappelles-tu ? c'était le jour de la distribution des prix. Je les avais obtenus tous... je te priai de m'aider à porter mes couronnes, alors tu me pris dans tes deux bras et tu me souriais

pendant que je m'amusais à défriser tes moustaches... Ah ! j'étais toute petite encore, et tu étais déjà un grand monsieur...

— Tu es une femme, maintenant.

— Mais oui : j'ai seize ans !

— Et tu es jolie... comme un ange que tu es.

— Monsieur mon cousin, je n'aime pas les flatteurs.

— Mais ce n'est pas flatter que de dire la vérité.

— Vois comme nous sommes égoïstes ! nous causons là tranquillement au lieu d'aller au-devant de mon oncle qui était chez un voisin de campagne. Je viens de le faire prévenir : allons à sa rencontre. Offrez-moi donc votre bras, monsieur le distrait : je ne suis plus aujourd'hui l'espiègle poupée que vous faisiez danser sur vos genoux.

Rachel était assurément la plus délicieuse

créature qu'il soit possible de rêver. Elle avait le charme indéfinissable des vierges du Corrége, ce charme divin qui provoque l'extase sans allumer les sens. Fraîche comme une matinée d'avril, vive comme un oiseau dont elle avait le charmant babil, elle souriait à la vie comme la fleur au soleil.

La limpidité de son regard reflétait la limpidité de son âme. Inconsciente du mal et ne le soupçonnant même pas chez les autres, la pudeur n'était encore pour elle qu'un instinct celeste dégagé de tous les hypocrites raffinements de nos conventions sociales. Sa beauté, à peine en éclosion, promettait un splendide épanouissement. Son regard rayonnait et pétillait à la fois, sa voix caressante, harmonieuse et douce vous berçait comme une musique. Autour de son front, dont la blancheur contrastait superbement avec une luxuriante chevelure noire, resplendissait cette auréole pres-

que palpable de grâce et de candeur qui est comme le diadème des jeunes filles.

Sa toilette avait cette simplicité élégante et coquette dont les jolies femmes ont toutes le secret.

Reprenons notre récit.

Le gentil couple se dirigea du côté du chemin de fer. Au bout de quelques minutes de marche, on traversa un taillis. La nuit était tout à fait descendue et, en cet endroit, les ombres, épaissies par le rapprochement des grands arbres qui bordent la route, ne permettaient plus à nos jeunes gens de se voir. Par un mouvement instinctif de frayeur, Rachel se serra contre son cousin, en s'appuyant fortement sur son bras.

— Sais-tu bien, lui dit-elle, que si quelqu'un nous rencontrait, à cette heure et en un lieu pareil, je suis certaine que, ne te connaissant pas, on dirait demain dans le pays que tu es

mon amoureux, mon fiancé... et les méchantes langues iraient leur train, car je ne sors jamais qu'avec mon oncle.

Adrien ne répondit pas. Depuis une heure ses préoccupations de la matinée s'étaient effacées de son esprit. Une lumière nouvelle venait de se faire en lui. L'expansive tendresse de Rachel l'avait séduit, sa beauté l'avait fasciné. Il éprouvait déjà ce je ne sais quoi qui précède l'amour vrai. Ce n'était pas encore une voix distincte qui parlait à son âme, c'était comme un tressaillement intérieur, comme un bourdonnement d'abeilles prêtes à élire leur reine. Sous le charme de cette nouvelle impression, il avait oublié, et son duel, et celle qui en était la cause.

La jeune fille aperçut enfin une ombre se dirigeant de leur côté.

— Mon oncle ! s'écria-t-elle en frappant joyusement des mains.

C'était, en effet, M. Lasnier.

Adrien, les larmes aux yeux, se précipita vers son père qui lui ouvrit ses bras et l'embrassa avec une affectueuse émotion. Pas un reproche ne fut prononcé : tout était oublié.

Et au milieu des mille questions qui attendaient à peine leurs réponses, au milieu de la joie que leur avaient mise au cœur les heureux incidents de cette journée, la petite famille regagna la maison blanche où les attendait le dîner.

V

Rachel faisait les honneurs de la maison avec une aisance et une grâce qui émerveillaient le jeune homme.

— Avoue franchement, dit M. Lasnier à son fils, que tu ne t'attendais pas à me trouver en si bonne compagnie. Ah ! tu le vois, mon pauvre vieux, j'ai pris définitivement ma retraite. Nous vivons isolés, dans ce petit coin de terre, moi et ma charmante petite fille. Tu me permets bien, n'est-ce pas, de l'appeler ainsi ? — Et nous y sommes heureux comme des coqs en pâte : n'est-il pas vrai. Rachel ?

La jeune fille fit un signe de tête affirmatif en regardant malicieusement son cousin.

— Voyons, Adrien, reprit-le vieux soldat, que dit-on, que fait-on à Paris? sois notre chroniqueur. Nous autres, pauvres ermites, nous vivons dans une ignorance complète de tout ce qui se passe là-bas. Il faut bien le confesser aussi : nous ne nous en inquiétons guère. Nous sommes peu à peu devenus d'une indifférence étonnante à toutes les rumeurs du dehors. C'est à ne pas y croire. Les promenades au soleil, la culture de nos belles fleurs, les causeries du soir, devant le foyer ou sous les charmilles, les variations atmosphériques, quelques lectures attrayantes et parfois un peu de musique : voilà de quoi se composent les plaisirs de notre existence quotidienne. Mais c'est une existence sans émotions, dois-tu penser, et nous devons souvent bayer aux corneilles. Eh bien! détrompe-toi. Cette vie si

calme, si sereine, si monotone en apparence, a ses charmes : on s'y habitue au point de ne pouvoir plus s'en passer. On est presque tout heureux de recommencer le lendemain ce que l'on a déjà fait la veille. Ce sont tous les jours les mêmes distractions, et cependant ces distractions vous semblent tous les jours nouvelles. Au milieu de cette limpide quiétude, les mois, les ans s'en vont avec une telle rapidité, que vous êtes tout surpris, un beau matin, d'apercevoir des rides sur votre front et des cheveux blancs sur votre tête. A Paris, c'est autre chose; je le sais par expérience. Il n'y a pour ainsi dire pas de transition entre la jeunesse et la vieillesse. Vous avez aujourd'hui vingt ans; demain, vous en avez soixante. C'est effrayant, en vérité. J'espère que tu as encore tes vingt ans, toi, Adrien?

Le jeune homme ne put s'empêcher de rougir.

— Je ne sais trop si je les avais tout à l'heure, répondit-il, mais je les ai maintenant.

Et il embrassa de nouveau son père.

— Eh bien, garçon, dit en riant M. Lasnier, et Rachel, tu l'oublies donc ?

Rachel pencha, en minaudant, sa jolie tête vers le jeune homme, puis elle la releva vivement : le baiser d'Adrien avait brûlé son front !

— Ah ça ! continua M. Lasnier, sais-tu que tu as failli, sans t'en douter beaucoup, devenir mon héritier ? Il s'en est peu fallu, mon ami, que je n'allasse me promener *sur les sombres bords*, ce qui ne m'eût souri que très-médiocrement. C'est à cet ange que tu dois de revoir aujourd'hui ton père. Pendant ma longue maladie, elle n'a pas un instant quitté le chevet de mon lit. Si tu avais vu avec quelle douceur, avec quelle sollicitude elle me soi-

gnait ! Je n'avais pas encore exprimé le moindre désir, qu'il était déjà exécuté : elle lisait dans mes yeux. Et puis, elle me parlait de toi. Oh ! tu peux la remercier, va ! C'est elle qui m'a fait te pardonner tes erreurs ! C'est elle qui m'a appris, par son exemple, à être doux et bon. La métamorphose ne s'est pas faite sans difficulté, je t'assure ; mais elle n'est que plus complète pour avoir été moins hâtive. Oh ! oui : Rachel, c'est le bon ange du foyer, la Providence de cette maison, le portrait de ta noble mère, en un mot ! Chère Louise ! tu ne l'as pas connue, toi, mon pauvre garçon : tu n'as pas pu apprécier tout ce que Dieu avait mis de tendresse et d'amour en son âme. J'ai sevré ton enfance de ses caresses, je t'ai éloigné d'elle malgré ses prières et ses larmes. Cette séparation l'a tuée avant l'heure. Elle est morte martyre de son amour maternel, et, mauvais père que j'ai été, je ne t'ai pas même

laissé le triste bonheur de recevoir son dernier baiser et sa bénédiction ! Je le savais cependant : la bénédiction d'une mère, c'est la bénédiction de Dieu !... Et dans un jour de colère, dans un moment d'aveugle rage, j'ai osé te chasser, toi, mon pauvre enfant ; j'ai osé, je crois, te maudire... Oh ! tiens, Adrien, c'est à toi maintenant à pardonner à ton père : ton pardon fera taire mes remords !

— O mon bon père ! murmura Adrien, en prenant les deux mains du vieillard dans les siennes, pendant que Rachel entourait son cou de ses jolis bras.

— Eh bien ! lui dit la charmante jeune fille, voilà encore que vous nous faites de la peine : ce n'est pas bien, cela, entendez-vous ?... Allons, embrassez-moi, embrassez Adrien, et ne songeons plus au passé.

Il y avait tant de douceur, tant de sympathique effusion dans les paroles de Rachel,

que l'ancien capitaine, habitué jadis à commander à des escadrons, s'inclinait toujours *devant les ordres* de sa petite-fille. Il est vrai que ses ordres étaient d'une exécution si facile !

— Puisque vous le voulez, ne parlons plus de tout cela. Parlons de toi, mon garçon. Quelle a été ta vie pendant ces longs mois d'absence ?

Adrien, sans fausse honte comme sans fanterie, leur raconta les curieuses péripéties de son existence. Il se garda bien toutefois de leur apprendre son amour pour Lucie, et les fatales conséquences de cet amour.

Le récit de cette odyssée terminé, on servit le café. M. Lasnier alla s'asseoir sur le canapé et appela près de lui Rachel et Adrien.

— Maintenant, dit le vieillard aux deux enfants, écoutez-moi : toi, Adrien, tu dois déjà

avoir assez de cette vie d'artiste, si brillante à la surface, mais si triste au fond. Tu possèdes une fortune raisonnable : tu prends donc la place d'un pauvre diable qui en aurait besoin pour vivre. Tu le vois, en renonçant à ton métier, tu feras acte d'abnégation et de charité. Il ne dépend que de toi d'être bientôt le plus heureux des hommes. Tiens, regarde ta cousine : qu'en penses-tu ? N'est-ce pas qu'elle est gentille!...

Rachel devint toute rouge. La pudeur, en colorant ses joues, la rendit plus ravissante encore.

— Je n'ai pas besoin de te dire qu'elle est aussi bonne que belle, continua M. Lasnier ; tu la connais aussi bien que moi. — Évidemment, tu serais bien difficile, si, avec tous ses avantages, elle ne te convenait pas ! — Et toi, Rachel, comment trouves-tu ton cousin ? C'est un beau gaillard, n'est-ce pas, et un excellent

cœur, malgré ses fredaines. Te plaît-il? Allons, parle sans crainte...

— Mais... mon oncle... balbutia la jeune fille.

— Très-bien, très-bien, je conçois : tu as peur d'avouer aux autres ce que tu es si contente d'avouer à toi-même.

— Rien ne me prouve que, de son côté, mon cousin...

— Tu as, ma foi, raison, petite : eh bien ! attaquons franchement. Faisons une charge de cavalerie, cela me remémore le bon temps.

— Monsieur mon fils, seriez-vous heureux si je vous donnais pour femme...

Rachel posa subitement ses doigts sur les lèvres du vieillard et l'empêcha d'achever.

En ce moment, on entendit sonner.

Trois voisins de campagne venaient faire leur partie habituelle avec M. Lasnier, qui leur présenta son fils. Ce dernier prétextait

bientôt les fatigues de la journée et demanda l'autorisation de se retirer. M. Lasnier se pencha à son oreille :

— Je te donne jusqu'à demain pour réfléchir, lui dit-il à voix basse.

Une fois seul, Adrien fut assailli par mille réflexions. Il pensa aux dernières paroles de son père; à Rachel, qui allait sans doute devenir sa femme; à Lucie, dont le souvenir l'obsédait sans cesse, preuve irréfutable de l'amour qu'il avait encore pour elle; puis enfin à ce duel, où il pouvait bien succomber. Cette pensée l'accablait; sa mort troublerait les derniers moments de ce vieillard si fier, si heureux d'avoir retrouvé son fils; elle assombrirait à jamais l'avenir de sa fiancée, de cette adorable jeune fille dont le sommeil était peut-être visité, à cette heure, par des songes d'amour...

Le jeune homme s'aperçut alors qu'il avait

fait fausse route ; mais il était trop tard pour rebrousser chemin.

Il ne put dormir de toute la nuit. Si ses paupières fatiguées s'abaissaient un instant sur ses yeux, des images tour à tour effrayantes et radieuses s'agitaient en foule dans son cerveau. Aussi attendit-il le jour avec une fiévreuse impatience. Enfin le premier rayon de lumière vint éclairer sa chambre. Adrien entra'ouvrit avec précaution les volets, s'habilla à la hâte, sortit sans éveiller personne et se rendit au rendez-vous qu'il avait donné à ses amis.

Le temps était sombre : l'air était plein de brouillards grisâtres qui se dissolvaient lentement en une pluie fine et glacée, et empêchaient de découvrir le ciel. La tristesse de la campagne ne fit qu'accroître la tristesse d'Adrien. C'est ce qui arrive toujours. La nature extérieure réagit malgré nous sur nos impressions. Mettez un malheureux en présence d'une

nature joyeuse et belle, et vous verrez peu à peu l'espérance de jours meilleurs luire en son âme, et son front se tourner avec reconnaissance vers Dieu, qui lui sourit dans un rayon de soleil ou dans le calice d'une fleur. Le contraire est également vrai.

Notre jeune homme se promena une demi-heure dans la longue allée qui servait d'avenue au rendez-vous, puis il aperçut au loin une voiture,

— Ce ne peut-être que celle de mes témoins, pensa-t-il.

La voiture s'arrêta, en effet, devant une propriété qui semblait être abandonnée.

Maurice et Gaston en descendirent. Adrien alla au-devant d'eux.

— Ah ! te voilà ? fit Maurice ; très-bien. Comme tu es pâle ! tu trembles, je crois ?

— Oui : j'ai froid.

— C'est ce que répondit autrefois ce pauvre

diable de Bailly : mais lui allait à l'échafaud, et tu ne vas qu'à un duel. Je connais Bayer : il te blessera peut-être, mais ne te tuera pas ; il est trop bon tireur pour cela.

— Une drôle de consolation !

— Bah ! autant celle-là qu'une autre. Au fait, tu es peut-être aussi fort que Bayer...

— Moi ! je suis d'une maladresse !...

— Tant mieux ! aux innocents, les mains... heureuses ou plutôt malheureuses.

Pendant ce court dialogue, Maurice avait tiré une petite clef de sa poche et ouvert la porte de la maison, où il fit entrer ses amis.

Les jeunes gens pénétrèrent dans une espèce de pièce gothique, meublée d'une façon très-originale. Sur les étagères, des têtes de morts, des reptiles et des oiseaux de proie empaillés. A la muraille étaient suspendus des pistolets, des sabres, des épées et toute une panoplie du moyen âge.

— Oh ! diable, s'écria Adrien, nous sommes chez un petit-fils des brigands de Schiller ou des corsaires de Byron.

— Comme tu le dis, mon cher ; il ne nous reste plus qu'une heure, il faut en profiter. Juste le temps de prendre le madère. C'est une liqueur réconfortante que je te recommande.

Maurice ouvrit une armoire creusée dans le mur et y prit une vieille bouteille dont il versa lui-même le contenu à ses amis.

— Eh bien ! continua le poëte, tu as vu ton père ? que t'a-t-il dit ?

Adrien raconta à ses témoins ce que le lecteur sait déjà.

— Maintenant, dit Maurice, prends ce fleuret et exerce-toi un peu. Cela te fera la main.

Ils exécutèrent ensemble quelques passes.

— Que me disais-tu donc tout à l'heure que tu n'avais presque jamais tiré ? Tu es, en vé-

rité, d'une dextérité surprenante! Il ne te manque que la pratique.

Puis, il lui donna quelques conseils qui furent approuvés par Gaston.

L'heure du rendez-vous sonna. Bayer et ses témoins ne se firent pas attendre.

— Où nous battons-nous ? demanda Bayer.

— Là-bas, au fond de ce jardin ; nous avons tout ce qu'il nous faut ici ; M. Gaston est médecin.

On fit les préparatifs du combat.

Bayer n'en était pas à son coup d'essai. Il s'était même acquis en ces sortes d'affaires une certaine célébrité qui le faisait redouter de ceux qui auraient pu ou auraient voulu dénoncer ses honteuses exploitations commerciales au mépris et à l'indignation publics.

Quant à Adrien, une seule idée le préoccupait : le désespoir de son pauvre père et la douleur de Rachel, s'il venait à être tué.

Les témoins essayèrent une dernière fois d'arranger l'affaire.

Bayer exigeait qu'Adrien lui fit des excuses.

L'artiste avait trop de cœur pour accepter une semblable proposition.

On mesura les épées et les deux adversaires engagèrent le fer.

Le combat ne fut pas long. Adrien, dans un moment de rage, se fendit trop et s'enferra lui-même.

L'épée de son adversaire l'avait atteint en pleine poitrine.

On s'empressa de prodiguer au blessé les premiers soins. Gaston reconnut que la blessure était grave : un peu plus à gauche, elle eût lésé la région du cœur. Le transport fut jugé impossible, en cet état : on déposa Adrien sur le lit du poète.

— Pauvre cher ami ! soupira Gaston en se

penchant sur l'artiste, il faudra des soins immenses pour le sauver.

Maurice se chargea de la mission difficile d'aller trouver M. Lasnier et de tout lui apprendre.

— Une mauvaise nouvelle, dit-il à ses amis en les quittant, vaut encore mieux que le doute.

Bayer et ses amis remontèrent en voiture et reprirent le chemin de Paris où il leur tardait de raconter leur nouvel exploit et de bien déjeuner.

Un bon déjeuner est le complément indispensable d'un bon duel, dit l'un des témoins en allumant un cigare.

— Je suis sûr que monsieur Adrien n'est pas de cet avis, ajouta l'autre.

— *Væ victis!* s'écria Bayer, en se rengorgeant brutalement dans sa fatuité, c'est la devise des braves.

— Et des *bravi* surtout !

Ce n'était pas une agréable mission que celle que venait de s'imposer volontairement Maurice. Aussi, balançait-il longtemps avant de se décider à se présenter à M. Lasnier.

À son réveil, le vieux capitaine avait demandé où était son fils.

Il est sorti, au point du jour, lui répondit un domestique.

Quelque affaire l'aura appelé à Paris, pensa M. Lasnier, et, s'il n'a prévenu personne de son départ, c'est qu'il sera de retour pour déjeuner.

Rachel descendit à son tour et demanda des nouvelles de son cousin.

On attendit en vain. Onze heures sonnèrent, et Adrien n'était pas rentré.

— Ma foi, dit le vieillard, nous déjeunerons sans lui. Ses affaires l'ont sans doute retenu à Paris.

Il pouvait être environ midi, quand Maurice, voyant l'état d'Adrien s'empirer, se résolut à aller tout apprendre à M. Lasnier.

Il se fit annoncer comme venant de la part d'Adrien.

On s'empressa de l'introduire.

— Monsieur, dit Maurice au capitaine, j'ai le regret de vous apporter une mauvaise nouvelle...

— Une mauvaise nouvelle!...

— Monsieur votre fils, qui est mon ami le plus cher, a eu un duel, ce matin.

M. Lasnier devint d'une pâleur livide... il chancelait...

— Et il est ?

— Blessé.

— Sérieusement ?

— Non : mais sa blessure réclame beaucoup de soins.

— Ah ! le malheureux enfant ! s'écria le ca-

pitaine, pourquoi donc s'est-il battu ? Il ne m'en avait rien dit. Où est-il ?

— Chez moi.

— Loin ?

— A deux pas d'ici, dans cette maison retirée que vous pouvez voir, là-bas ; voulez-vous m'y suivre ?

— Oh ! tout de suite, monsieur. — Il demanda sa canne et son chapeau.

— Où allez-vous donc, mon oncle, interrogea Rachel en entrant tout à coup dans l'appartement, vous avez l'air tout effrayé...

— Je vais... je vais... au fait, viens avec moi ; tu ne seras pas de trop : ton cousin s'est battu en duel et il est grièvement blessé.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en tombant évanouie sur un fauteuil.

— Que je suis donc bête de lui annoncer ça à bout portant !

On fit respirer des sels à la jeune fille. Re-

venue à elle, elle voulut absolument suivre son oncle.

Ils arrivèrent en quelques minutes chez Maurice.

Eh bien ! demanda tout bas Maurice à Gaston.

— Il vient d'ouvrir les yeux, répondit celui-ci.

— Annonce-lui la présence de son père et de sa cousine.

Lorsqu'Adrien vit venir à lui les deux seuls êtres qui l'attachassent à ce monde, il leur tendit la main sur laquelle tombèrent en même temps deux larmes.

Le vieillard et la jeune fille pleuraient !

Le lendemain, Adrien était installé dans la maison de son père. Rachel se fit sa sœur de charité. Elle puisa son dévouement dans son amour. « Je suis jaloux de lui, petite, lui disait

parfois M. Lasnier en soufiant, tu le soignes encore mieux que moi. »

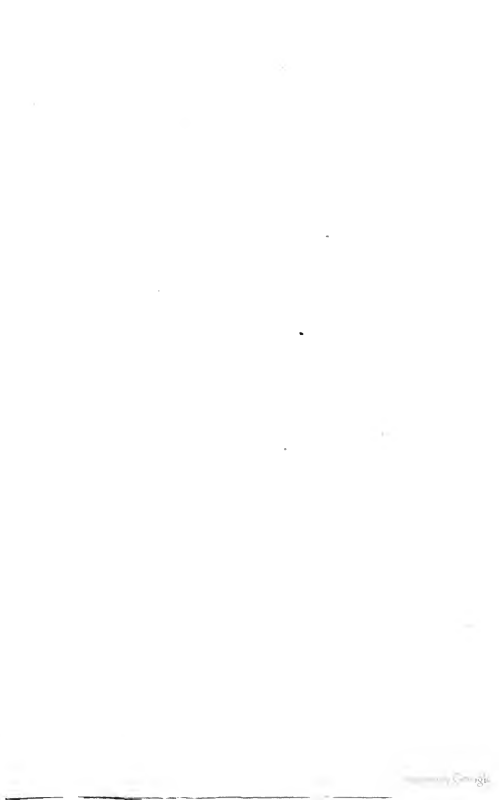
Et le vieillard embrassait doucement celle qu'il appelait avec raison « l'ange gardien de la famille. »

Trois mois après, Adrien et Rachel partaient pour l'Italie, en compagnie du papa Lasnier.

— Et dire, s'écriait joyeusement le vieux capitaine, en s'adressant aux jeunes mariés, que c'est à un duel que je suis redevable de tant de bonheur!...

FIN

19493





1949





BIB